



PLAIDOYER

*PRONONCÉ à la Tournelle-Criminelle, le Jeudi 19 Mars 1789,
par le sieur BERGASSE, dans la Cause du sieur KORNMANN.*

MESSIEURS,

IL faut donc que je me défende encore!

Vous savez dans quelles conjonctures j'ai entrepris la Cause du sieur Kornmann; comment à l'époque de son assassinat, le voyant sans appui, sans secours, dénué de toute espèce de

A

consolation, le plus malheureux comme le plus persécuté de tous les hommes; je me suis décidé à partager sa solitude & ses dangers.

Vous savez comment, exposé depuis à ce que l'intrigue a de plus noir, la calomnie de plus audacieux, la méchanceté de plus redoutable, de quelques menaces, de quelque séduction, de quelques manœuvres qu'on ait fait usage, il a été impossible de me détourner un seul instant du projet que j'avois formé de le faire triompher de ses nombreux ennemis.

Vous savez encore à travers quelles singulières révolutions, ne faisant pas une démarche que je ne rencontraisse un obstacle; les évènements sur lesquels j'avois le plus compté, manquant à chaque instant à ma prudence; ayant quelquefois à braver toutes les autorités réunies pour me perdre; toujours tranquille cependant, espérant toujours alors même qu'il falloit espérer le moins, j'ai amené jusqu'aux pieds de votre Tribunal, l'Infortuné, qui, depuis si long-tems, réclame avec tant de confiance & d'éclat, votre justice.

Enfin, MESSIEURS, vous n'avez point oublié, je l'espère au moins, quelle a été ma conduite dans ces circonstances mémorables où vous avez donné à la Nation de si grands exemples de fermeté, de prudence & de patriotisme; vous n'avez point oublié comment, vous prenant en tout pour modèles; imitant autant qu'il m'étoit donné de le faire, votre dévouement & vos sacrifices; n'écoutant comme vous que la voix impérieuse du devoir, je profitai, de concert avec le sieur Kornmann, des rapports qui existoient entre notre situation particulière, & les destinées publiques, pour parler, à votre exemple, au milieu de la dissolution de tous les principes, le langage des Lois & de la liberté, proclamant, ainsi que vous l'aviez fait, parmi les

habitudes du despotisme, & au sein de ses plus formidables vengeances, ces grandes vérités, desquelles résultent comme des conséquences infaillibles, le système constitutif des sociétés, & les droits du genre humain *qui ne peuvent pas mourir.*

Tous ces faits sont connus, & il faut que je me défende encore!

Et il s'est trouvé dans un Ordre justement estimé par ses lumières, & à cause des exemples de courage & de patriotisme qu'il a donnés aussi en plus d'une occasion mémorable, il s'est trouvé quatre hommes, dirai-je assez hardis, ou assez imprudens (1), pour oser m'accuser en votre présence, & m'obliger à justifier aux pieds de votre Tribunal, une conduite constamment noble & généreuse, avec les mêmes soins qu'on emploieroit à justifier une conduite criminelle!

Et pendant sept audiences j'ai demeuré devant eux, écoutant avec une patience bien étrange tout ce que la méchanceté humaine peut inventer de mensonges, de sophismes, de calomnies, pour dénaturer les actions les plus simples, pour créer des motifs malhonnêtes aux actions les plus pures, pour faire regarder, dans leur inconcevable délire, comme un axiome incontestable, cette idée aussi affligeante que fautive: *qu'il n'y a*

(1). M^e. Bonnet, Avocat de la dame Kornmann.

M^e. La Malle, Avocat du sieur Daudet.

M^e. Rimbert, Avocat du sieur de Beaumarchais.

M^e. Martineau, Avocat du Prince de Nassau.

Il est impossible de se former une idée des injures grossières que ces quatre Avocats m'ont prodiguées,

pas de vertu qu'un intérêt presque toujours odieux ne puisse produire, pas de mouvement, même héroïque, dont on ne puisse trouver la cause dans une affection perverse, ou une volonté corrompue.

Et d'après cet odieux système, je les ai vus combiner entre eux tous les moyens de me faire perdre l'estime publique, que j'ai malheureusement obtenue; car, je vois bien que c'est un malheur que d'obtenir l'estime publique à un certain degré: & sans pudeur, comme sans mesure, dans ce sanctuaire où siègent les Magistrats que je me suis efforcé de prendre pour modèles, sous les yeux de ce peuple pour lequel vous m'avez appris à me dévouer, solliciter à grands cris ma condamnation & ma honte.

EH bien! qu'est-ce qu'ils me reprochent? Puisqu'après tant de travaux entrepris pour faire triompher la Cause des mœurs & de l'humanité, c'est à des reproches qu'il me faut répondre!

ILS n'exigeront pas, sans doute, que je m'occupe sérieusement de l'imputation qu'ils m'ont faite, & qu'ils ont répété jusqu'à la satiété, que c'est le desir d'une vaine célébrité, qui, me faisant tout-à-coup sortir de mon repos & de ma solitude, m'a déterminé à entreprendre la Cause du sieur Kornmann.

S'ils n'ont vu dans mes Mémoires que les productions d'un esprit ambitieux, s'ils ont véritablement pensé qu'avec les seules ressources d'une imagination vive & forte, sans que la vérité fut mon guide, il m'étoit possible de les écrire; que leur dirais-je? Et pourquoi entreprendrais-je de détruire en eux une opinion qui seroit moins alors de leur part l'effet de la réflexion, que le résultat nécessaire d'une organisation malheureuse.

Si, au contraire, à l'exemple de tous ceux qui ont lu ces Mémoires, devenus trop fameux, ils ont compris que je n'avois pu les composer, sans m'abandonner à tous les mouvemens d'une ame profondément émue, s'ils ne peuvent se dissimuler qu'une ame profondément émue est toujours franche, toujours sincère, s'ils savent comme moi qu'il y a un langage que l'esprit réduit à ses seuls moyens, que l'imagination même la plus brillante avec toutes ses ressources n'imitera jamais; que leur dirais-je encore? & pourquoi voudroit-on que, sur un objet d'une si foible importance, je m'arrêtaffe péniblement à leur prouver qu'ils ont constamment parlé contre leur pensée, & que si le besoin de leur cause ne les y avoit pas contraint, ils eussent porté, sur ce que j'ai fait, un jugement moins sévère.

JE laisse donc-là, une fois pour toutes, cette imputation vague & sans motif, & j'arrive aux seuls reproches que j'aye quelque intérêt à détruire.

CES reproches se réduisent à deux.

S'il faut les croire, en défendant le sieur Kornmann, je savois que je ne défendois qu'un coupable; en accusant la dame Kornmann, je savais que j'accusois une femme innocente; & pour prouver cette étrange proposition, ils ont produit des billets écrits par moi à M^e Fournel, billets desquels il résulte, à ce qu'ils prétendent, que je ne croyois en aucune manière aux délits que j'imputois à la dame Kornmann, puisque j'y offre non-seulement de la réconcilier avec son mari, si elle veut se séparer publiquement des hommes que nous accusons de l'avoir corrompue, mais que je m'y engage même en quelque sorte, cette séparation obtenue, à lui faciliter les moyens de se justifier. Voilà leur premier reproche.

S'il faut les croire encore, je n'ai pu, sans une perversité dont il y a peu d'exemples (ce sont leurs termes) parler du Prince & de la Princesse de Nassau comme je l'ai fait, manifester sur leur conduite des soupçons qui les outragent, leur faire jouer un rôle indécent dans une affaire à laquelle, ainsi que le sieur de Beaumarchais, ils n'ont pris part que pour obéir aux mouvemens de la sensibilité la plus respectable & la plus pure; &, en conséquence, vous les avez vu commenter à leur manière, c'est-à-dire, en investivant sans cesse, & en ne raisonnant jamais, le peu de mots qui me sont échappés dans deux de mes Mémoires sur le Prince & la Princesse de Nassau, & conclure de leur commentaire, à la confirmation du décret d'ajournement personnel que le Prince de Nassau a obtenu contre moi. Voilà leur second reproche,

JE reviens sur le premier reproche.

VOUS savez maintenant, MESSIEURS, ce que vous devez penser du sieur Kornmann & de son épouse: si mes Mémoires n'ont pas suffi pour démontrer l'innocence de l'un, & la conduite constamment criminelle de l'autre; s'il restoit encore quelques nuagés à dissiper dans cette cause, & quelques fantômes à combattre, grace aux rares talens de notre défenseur, (1) à l'ordre dans lequel il vous a présenté le vaste système de faits & de moyens dont il avoit à vous rendre compte, à l'éloquence imposante & sière avec laquelle il a repoussé les objections toujours faibles & toujours faiblement exposées de nos Adversaires, il me semble qu'aujourd'hui vous n'avez plus de doutes à former.

Pour vous, comme pour moi, comme pour ce Public qui

1) M^e. Duverger.

m'écoute, le plus infortuné de tous les hommes, & celui qui a le moins mérité ses malheurs, est incontestablement le sieur Kornmann; & s'il faut appeller aussi infortunée la dame Kornmann, ce n'est certes pas parce qu'elle est innocente, mais seulement parce que, malgré ses erreurs, on ne peut se défendre de quelque pitié, en songeant à la destinée, qui sera désormais son partage.

Il n'a donc pas dû exister, dans le cours de cette affaire, un seul instant où j'aye pû penser que la dame Kornmann n'étoit pas criminelle.

Mais alors que signifient les billets que j'ai écrits à M^e Fournel? Pourquoi y promets-je d'aller au secours de la dame Kornmann? Pourquoi y vais-je même jusqu'à dire que si elle fait ce que j'exige d'elle, je m'occuperai de sa justification?

MALHEUREUSEMENT je ne puis m'expliquer ici sans rendre compte de quelques circonstances encore inconnues, que j'aurais bien voulu pouvoir dissimuler toujours, mais sur lesquelles mon honneur trop publiquement offensé, ne me permet plus de garder le silence.

Je vous prie, MESSIEURS, de m'écouter avec quelque attention.

M^e Fournel, dans le cabinet duquel se font si à propos retrouvés les billets dont on a cherché à se prévaloir contre moi dans cette audience, a été non-seulement le conseil, mais l'ami du sieur Kornmann.

C'est d'après son avis, & en conséquence même de ses pressantes sollicitations, que le sieur Kornmann a rendu plainte contre son épouse; c'est même lui qui a rédigé cette plainte

(j'en puis fournir une preuve écrite de sa main (1),) & qui a conseillé l'information qui l'a suivie.

OR, voici maintenant, MESSIEURS, ce qu'il vous importe d'apprendre.

A l'époque de l'affassinat du sieur Kornmann, bien que j'eusse formé la résolution de ne le plus quitter jusqu'à ce que je l'eusse arraché à l'affreux système de persécution dont il avoit failli devenir la victime, il ne me vint pas d'abord dans la pensée d'écrire pour le défendre.

Cette tâche me parut ne devoir regarder que M^c Fournel, & ce ne fut que par ce qu'il trouva bon que je m'en chargeasse, que je me déterminai à la remplir,

Nous convînmes ensemble que je ferois un Mémoire pour le sieur Kornmann, où je ne dissimulerois aucun des faits graves que celui-ci avoit à raconter, & que lui M^c Fournel accompagneroit ce Mémoire d'une Consultation lumineuse, comme il disoit alors, où, faisant sentir toute l'importance de l'affaire qui y étoit traitée, il porteroit jusqu'à l'évidence la démonstration des délits que le sieur Kornmann imputoit à ses Adversaires, & la légitimité des accusations qu'il leur avoit intentées.

J'écrivis, en conséquence, mon premier Mémoire.

Quand il fut achevé, je le soumis aux lumières de M^c Fournel. Il approuva la manière dont il étoit écrit; mais il blâma fortement la modération avec laquelle j'y parlois de la dame Kornmann. Si je l'avois cru, j'aurois dû la traiter sans

(1) J'ai la minute de cette plainte écrite de la main de M^c Fournel, comme aussi d'autres Consultations pour le sieur Kornmann, ou écrites ou signées par lui.

ménagement, caractériser ses fautes avec sévérité, & au lieu de la présenter au Public comme un objet fait pour l'intéresser encore, malgré ses nombreuses erreurs, la dévouer avec éclat au mépris des gens de bien qu'elle n'avoit que trop mérité, & à la vengeance toujours trop tardive des Lois, à laquelle, séduit par une fausse pitié, je cherchois mal-à-propos à la soustraire (1).

Il me fut impossible d'adopter l'opinion de M^e Fournel. Je savois mieux que personne combien la dame Kornmann étoit coupable; mais il me parut dur de briser, sans retour, les liens qui l'attachoient à ses enfans. J'aimois mieux lui supposer des sentimens que, depuis long-tems, elle n'avoit pas, & je trouvai préférable de lui ménager de loin, par la manière dont je rendais compte de ses fautes, les ressources d'un aveu noble & d'un salutaire repentir.

M^e Fournel tint à son avis : je ne pus abandonner le mien. Les choses allèrent si loin, que je déclarai que s'il ne vouloit pas adopter mon Mémoire tel que je l'avois composé, je sou-

(1) Je me rappelle, qu'à cette époque, M^e Fournel ne cessoit de me dire que ma modération ne pourroit que faire le plus grand tort à l'affaire du sieur Kornmann, & que si je ne m'élevois avec toute l'énergie dont j'étois capable contre la dame Kornmann, je m'oterois le droit de poursuivre avec vigueur ses complices. On a vu ce même système, tout ridicule qu'il est, développé à l'audience par le Défenseur de la dame Kornmann, qui a pris beaucoup de renseignemens de M^e Fournel, & j'avoue que ce n'a pas été sans une grande surprise, que j'ai entendu cet homme soutenir qu'il falloit donc que la dame Kornmann ne fût pas coupable, puisque je n'avois jamais parlé d'elle qu'avec ménagement, comme si on ne pouvoit parler avec ménagement d'un coupable, puis conclure de cette proposition extravagante que, puisqu'elle n'étoit pas coupable, elle n'avoit donc pas de complices, & enfin entreprendre de me prouver que si j'avois attaqué M. le Noir & les sieurs Daudez & Beaumarchais, ce n'avoit été uniquement que parce qu'un jour, sans doute, où je m'ennuyois de mon oisiveté, je m'étois mis dans la tête de faire beaucoup de bruit à leurs dépens. On a sérieusement dit toutes ces choses.

haitois n'être cité en aucune manière dans l'affaire. J'ajoutai de plus que n'attachant aucune importance à cet ouvrage , je le priois d'en user ainsi que de son bien propre , & d'en tirer , comme d'un canevas informe , des matériaux pour récomposer un écrit plus conforme à ses vues.

Mon Mémoire, en effet, fut porté , dans ce dessein , chez M^e Fournel.

Je ne dois pas omettre ici que durant le cours de ces discussions, M^e Fournel ne pouvant supporter les délais que M. le Procureur du Roi apportoit à donner des conclusions sur l'information à laquelle il avoit été procédé contre la dame Kornmann, voulut absolument qu'on lui fit des sommations judiciaires pour l'y contraindre , & qu'il rédigea lui-même ces sommations.

Je ne dois pas omettre encore que ce fut aussi par le conseil de M^e Fournel, que le sieur Kornmann, distinguant le sieur de Beaumarchais de tous les complices du sieur Daudet, rendit une plainte spéciale contre lui (1).

Ainsi , comme on le voit , aucune démarche essentielle ne s'est faite en cette affaire , qu'elle n'ait été , en quelque sorte , commandée par M^e Fournel.

CEPENDANT le bruit se répandit que j'avois composé un Mémoire dans la cause du sieur Kornmann, où M. le Noir n'étoit pas bien traité.

Alors s'ouvrirent , chez M. le Procureur du Roi , ces conférences fameuses, dont on a tant parlé, conférences qui n'avoient

(1) Je dirai plus bas , dans une note , ce qui s'est passé entre M^e Fournel & le sieur Kornmann , au sujet de la plainte contre le sieur de Beaumarchais.

pour objet que de soustraire M. le Noir au danger qui le menaçoit ; M^e Fournel fut invité à s'y trouver, & il nous prévint qu'il ne pouvoit se dispenser de s'y rendre.

Il faut bien le dire ; dès ce moment M^e Fournel ne nous parut plus le même. Il trouvoit toujours l'affaire du sieur Kornmann excellente au fond ; mais le succès, disoit-il, commençoit à lui en paroître problématique ; la dame Kornmann étoit encore jeune & jolie ; & que ne pouvoit pas, dans une Ville de corruption & d'intrigue, pour se soustraire à l'empire des Lois, une femme accoutumée à séduire, & , dans cet âge encore où, en faveur des agrémens, on pardonne si facilement les erreurs ; M. le Noir sur-tout étoit puissant. On connoissoit ses liaisons, son crédit, le grand nombre de personnes de la Cour qu'il avoit obligées, ses ressources pour nuire, ses moyens pour se garantir des coups qu'on pouvoit lui porter ; nous étions seuls, nous étions foibles, & qu'étoit-ce que la solitude & la foiblesse contre toutes les espèces d'autorité réunies pour protéger un coupable ?

Malheureusement, il est impossible d'obtenir quelque chose de moi par la crainte. Ces diverses raisons ne firent aucune impression sur mon esprit. Pour toute réponse, je demandai mon Mémoire, & à quelques tems de-là je le fis imprimer.

Je supprime à dessein des détails curieux sur la manière dont ce Mémoire a été imprimé, & sur les précautions qu'il nous a fallu prendre pour qu'on ne devinât pas le lieu de l'impression, sur une trahison qui nous fut faite au moment même où l'impression du Mémoire étoit achevée, trahison qui faillit rendre toute notre prudence inutile, sur l'ordre qui fut donné en conséquence, par M. le Garde des Sceaux, pour arrêter &

nos personnes & notre écrit, sur l'adresse avec laquelle nous nous garantîmes de l'effet de cet ordre, toujours pour suivis, jamais atteints, & nous jouant avec une facilité & un courage peut-être sans exemple, des obstacles de tout genre qu'on multiplioit à chaque instant sur nos pas.

M^e Fournel est loin de se douter que j'ai des preuves écrites du rôle, pour le moins bien étrange, qu'il a joué dans des circonstances si périlleuses pour nous, & qu'il ne me seroit pas difficile de démontrer qu'il en avoit un plus honorable à remplir (1).

(1) Il faut dire un mot de ce rôle & rendre compte de la trahison dont je viens de parler, tout-à-l'heure. J'avois cru devoir, par ménagement pour M^e Fournel, dissimuler ici toutes ces choses. J'avois même porté la modération jusqu'à ne pas vouloir faire imprimer mon plaidoyer, principalement parce que j'ai senti que je ne pouvois le publier, sans faire à Me Fournel un tort irréparable; mais les propos indécents qu'il tient, & ceux qu'il a fait tenir à la dernière audience par le Défenseur de la dame Kornmann, m'apprennent qu'il y auroit de l'imprudencé à le distinguer plus long-tems de la troupe d'hommes méprisables auxquelles il s'est trop inconsidérément associé, & qu'il a si mal-à-propos entrepris de fervir, en se rendant coupable, à notre égard, de l'abus de confiance le plus criminel.

Or, voici ce dont il s'agit. Le sieur Kornmann, prêt à se rendre dans la Ville où l'on imprimoit mon Mémoire, eut l'imprudencé de confier son secret à Me Fournel. Celui-ci n'en fut pas plutôt possesseur, qu'il chercha les moyens d'en instruire M. le Noir. Et pour cela, ne voulant pas se compromettre, en lui écrivant de sa propre main, il se rendit au Palais, & y dicta, à un des Ecrivains qui s'y rassemblent, un billet à son adresse; où il l'instruisoit de tout ce qui se passoit.

Muni de ce billet, M. le Noir alla trouver M. le Garde des Sceaux, qui, depuis, a rapporté à Baille, au sieur Kornmann lui-même, qu'il n'avoit pu se dispenser, d'après l'indication très-précise que lui avoit donnée M. le Noir, du lieu où nous faisons imprimer, de donner des ordres & d'envoyer des gens de la Police pour se saisir de notre écrit, & même de nos personnes.

Quoi qu'il en soit, quelque tems après la publication de mon premier Mémoire, l'Ecrivain qui avoit rédigé, sous la dictée de Me Fournel, le billet à M. le Noir, voyant le sieur Kornmann se promener fréquemment dans la Salle du Palais avec Me Fournel, &

Quoi qu'il en soit, le Mémoire parut.

Avant son apparition, la dame Kornmann avoit rendu quelques visites à M^e Fournel ; dans ces visites, il avoit été beaucoup

entendant dire que ce même Me Fournel étoit l'Avocat du sieur Kornmann, ne pût s'empêcher d'en manifester sa surprise, & de raconter à plusieurs personnes le fait du billet qu'on lui avoit fait écrire.

Ce fait parvint ainsi jusqu'à nous ; depuis, & quand nous avons voulu en acquérir la certitude, nous avons fait venir l'Ecrivain, qui, en présence de témoins, nous a déclaré que non-seulement il étoit prêt à l'attester & à munir son attestation de sa signature; mais qu'il se rappeloit très-bien qu'il avoit à côté de lui, lorsque Me Fournel lui dictoit le billet dont il s'agit, un autre Ecrivain dont il connoissoit toute l'honnêteté, & qui attesterait le fait de la même manière que lui. Nous avons en conséquence envoyé chercher l'autre Ecrivain, qui en effet, a confirmé le récit du premier, & tous les deux nous ont fourni la déclaration suivante.

« Je soussigné déclare, pour rendre hommage à la vérité, que dans le courant du mois » d'Avril de l'année dernière 1787, Me Fournel, Avocat, vint me trouver Grande Salle » du Palais de Justice, au banc où j'écris ordinairement, pour me faire écrire une Lettre, » dont il tira la minute de sa poche, qu'il me dicta, conçue en ces termes à peu-près. » la déclaration suivante :

M.

Quelqu'un qui prend part à ce qui vous intéresse, vous avertis que M. Kornmann fait, dans ce moment, imprimer à CHARTRES le Mémoire contre vous.

» Qu'il déchira sa minute, plia la Lettre que j'avois transcrite, ne la signa pas, & » me fit mettre l'adresse.

A M. le Noir, Bibliothécaire du Roi, &c.

» Que je lui fis l'observation que c'étoit un anonyme qu'il m'avoit fait copier, il ré- » pondit que ce n'étoit rien de conséquent.

» Ce fait se passa en présence du sieur Ricard, écrivant journellement à côté de moi, » ce que j'offre & suis prêt d'affirmer en tel cas requis.

» A Paris, ce 26 Avril 1788. *Signé Gautier.*

Nota. » Me Fournel me paya 6 sols pour cette copie.

En marge de cette déclaration est écrit,

» Je suis prêt & offre d'affirmer les faits énoncés en la déclaration ci-contre du sieur » Gautier. A Paris, ce 29 Avril 1788. *Signé Ricard.*

Je crois que je n'ai pas besoin de faire remarquer combien, dans cette circonstance, la conduite de Me Fournel est odieuse, & il me semble qu'il n'est personne qui soit

question de recommencer de nouveau , & toujours de la part de la dame Kornmann , dans le dessein de tromper des négociations avec le sieur Kornmann.

Or, mon Mémoire épargnant, autant qu'il étoit possible, la dame Kornmann, & l'opinion qu'il avoit produite dans l'esprit du Public, n'étant défavorable qu'aux hommes qui l'avoient égarée, on crut qu'on pourroit s'en servir comme d'un moyen pour m'engager à proposer un accommodement, dont on se propoisoit bien de nous rendre les dupes.

En conséquence, M^e Fournel vint nous voir, & nous protestant que la dame Kornmann étoit absolument changée, qu'elle n'avoit pu lire, sans verser des larmes, l'écrit que nous venions de publier, que cet écrit lui avoit fait faire des réflexions sérieuses sur sa position, qu'elle n'aspiroit plus qu'à réparer ses torts & à se réunir à ses enfans, il nous conjura de l'aider dans un projet si louable, & finit par m'inviter à venir dans son cabinet en conférer avec elle (1).

tenté de regarder, comme une faute légère, le crime d'avoir livré le secret de ses clients, à l'homme qui avoit le plus d'intérêt à leur nuire, & qui, du propre aveu de M^e Fournel, pouvoit disposer de plus de moyens pour y parvenir.

(1) Je puis citer pour témoins de ce que j'avance ici, le sieur Claviere, Banquier à Paris, & le sieur Brillot de Warville, homme de Lettres d'un mérite reconnu, qui tous les deux dinoient chez le sieur Kornmann, au moment où M^e Fournel vint nous faire la proposition de consentir à une entrevue avec la dame Kornmann. Ils diront, comment le sieur Kornmann rejeta d'abord cette proposition, avec quelle peine on parvint ensuite à l'engager à souffrir qu'au moins, moi, je visse la dame Kornmann chez M^e Fournel, comment ce consentement obtenu, j'embrassois M^e Fournel, lui déclarant, que si en effet, comme il me le disoit, la dame Kornmann étoit repentante, je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour lui être utile, & ajoutant que le plus beau jour de ma vie seroit celui où je pourrois lui faire retrouver, au milieu de sa famille & parmi ceux qu'elle devoit chérir, toutes les habitudes qui l'avoient rendu si heureuse autrefois, . . . Toutes ces circonstances ne peuvent encore être oubliées de M^e Fournel, . . . Et il a voulu me tromper !

Le sieur Kornmann si souvent joué par son épouse, eût bien de la peine à croire à un changement si subit. Je fus plus facile.

L'idée de ramener une mere à ses enfans, d'opérer entre elle & son mari, une paix durable après tant d'orages, de détourner d'elle à jamais cette honte cruelle qui suit nécessairement la manifestation des crimes, mais, qu'un repentir sincère devoit toujours effacer, cette idée si consolante & si douce ne pouvoit que me séduire, & je promis, du consentement toutes fois du sieur Kornmann, de me rendre à la conférence qui m'étoit indiquée.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant le moment fixé pour cette conférence. Pendant cet intervalle nous eûmes l'occasion de nous entretenir plus d'une fois avec M^e. Fournel, des objets qui devoient y être traités.

Il me parut que dans tout état de cause, & sur-tout après l'éclat que le Mémoire avoit fait, il étoit impossible de songer à rapprocher la dame Kornmann d'abord de ses enfans, ensuite de son mari; si elle ne se séparoit de la maniere la plus décidée & la plus solemnelle, des hommes qui avoient trop efficacement contribué à la favoriser dans ses désordres, c'est-à-dire alors, de M. le Noir & du sieur de Beaumarchais, car le sieur Daudet étoit absent. Je demandai donc avant tout, comme on vous l'a dit, que la dame Kornmann m'écrivit une lettre que j'aurois le droit de publier, où, sans s'expliquer d'une manière détaillée sur ses fautes, elle conviendrait en général qu'elle avoit été séduite par de mauvais conseils, & où nommant les hommes qui l'avoient séduite, elle déclareroit qu'elle s'en rapportoit absolument à moi sur ce qu'il lui conve-

noit de faire dans la circonstance malheureuse où elle étoit placée (1).

Il me parut encore que cette Lettre publiée, la dame Kornmann devoit faire un Mémoire où rendant justice à la conduite constamment généreuse de son mari, évitant des aveux trop difficiles, mais annonçant un repentir véritable; parlant sans aigreur de cette troupe d'hommes sans foi, auxquels elle s'étoit livrée, mais ne dissimulant pas leurs crimes; invoquant sur sa jeunesse & son inexpérience la pitié de tous les gens honnêtes, elle offriroit le spectacle si touchant & si noble d'une femme séduite, & non pas encore pervertie, qui abjurant de bonne foi ses erreurs, répare, par l'éclat de son retour à la vertu, le scandale trop public que sa conduite a causé.

Toutes ces idées furent trouvées sages par M^e. Fournel; seulement il observa que la dame Kornmann étant décrétée d'assigné pour être ouï, ne pouvoit se dispenser de prêter ses réponses, & que pour achever mon ouvrage, il falloit que je misse par écrit à-peu-près ce qu'elle pourroit dire, lorsqu'elle seroit interrogée par M. le Lieutenant-Criminel, afin qu'elle ne nuisit pas, par sa propre imprudence, au rôle si intéressant que je lui destinois.

Je n'apperçois qu'à présent le piège qu'on me tendoit alors. Il ne me seroit, certes, jamais venu dans la pensée qu'on dût un jour se prévaloir contre moi des écrits qu'on sollicitoit de ma pitié en faveur de cette femme trop coupable, & qu'un moment viendroit où l'on se feroit un moyen pour me des-

(1) J'exigeai de plus, comme on le verra plus bas, qu'elle écrivit deux lettres, l'une à M. le Noir, l'autre au sieur de Beaumarchais, où elle leur annonçeroit qu'elle renonçoit absolument à leur société.

honorer au Tribunal de l'opinion, de ce qu'on m'invitoit à faire pour elle.

M^c. Fournel, je l'ai déjà dit, étoit notre ami autant que notre Conseil; nous lui avions donné, en plus d'une occasion, des preuves d'un attachement trop véritable pour penser un instant qu'il voulut nous tromper. Il étoit donc tout simple que je l'écoutasse sans défiance, & que je n'hésitasse pas à faire tout ce qu'il trouveroit convenable de me prescrire, dans une circonstance où il me sembloit que, comme moi, il n'avoit qu'une bonne action pour objet.

De-là, Messieurs, les différens billets que j'ai écrit à M^c. Fournel, billets écrits sans précaution, parce que je croyois écrire à mon ami; billets néanmoins où, quoiqu'on ait pu dire, je défie, comme je le prouverai dans peu, qu'on aperçoive autre chose que les intentions que j'expose ici.

Je reviens à mon récit.

Quoiqu'il en soit, le jour fixé pour la conférence arriva. La dame Kornmann se rendit avant moi chez M^c. Fournel. J'ignore quel fut le sujet de leur entretien jusqu'au moment où je parus; ce que je fais, c'est que ce n'est pas avec des reproches (1), comme on a osé l'avancer, mais avec des complimens vraiment exagérés, que la dame Kornmann m'accueillit; ce que je fais encore, & ce que je défie de nier, c'est qu'avant même que je me fusse expliqué, on me déclara qu'on adoptoit mon plan à-peu-près dans toute son étendue.

Une seule chose parut devoir y être modifiée. On desira que je n'exigeasse pas que le sieur de Beaumarchais & M. le Noir fussent expressément nommés dans la Lettre qu'on devoit

(1) Des reproches à moi de la part de la dame Kornmann.

m'écrire, parce qu'il y avoit une forte de disconvenance, disoit-on, à ce qu'une femme, placée dans une position aussi délicate que celle où se trouvoit la Dame Kornmann, se déterminât elle-même à flétrir les complices de ses fautes.

Je ne fus pas d'abord de cet avis. Cependant après quelques discussions, je consentis à la modification qu'on me demandoit, parce qu'on me promit d'ailleurs de désigner si bien les personnages, que qui que ce soit ne pourroit s'y méprendre.

Ceci convenu, on proposa de rédiger sur le champ la Lettre. M^e. Fournel & la Dame Kornmann me pressèrent beaucoup de me charger de ce travail. Je ne le trouvai pas convenable, parce que cette Lettre devant être de quelque étendue, il étoit possible qu'on y reconnût ma manière d'écrire, & qu'ainsi j'ôtasse à la Dame Kornmann le mérite d'être revenue d'elle-même, & sans autre impulsion que celle de sa conscience, à ses devoirs de mère & d'épouse.

On feignit d'approuver mes raisons. M^e. Fournel alors se réduisit à me prier de mettre par écrit seulement les idées principales qui devoient se trouver dans cette Lettre. Je ne crus pas la chose bien nécessaire, je connoissois l'intelligence de M^e. Fournel, & il me sembloit qu'il n'avoit aucun besoin de mon secours pour rédiger une Lettre qui, au fond, ne me paroissoit pas bien difficile à faire. Je cédai néanmoins, & me plaçant à son Bureau, j'écrivis le peu de lignes informes qu'on vous a produit (1), n'employant pas une expression que M.

(1) Voici ces lignes informes :

Convenu entre Madame K. & moi, au nom de M. K., qu'elle m'écrira une Lettre qui sera rendue publique, dans laquelle elle dira qu'elle n'a pas attendu la publication de mon Mémoire, pour rendre justice à son mari, qu'elle a été entraînée loin de lui par des circonstances malheureuses, qu'au sein de ces circonstances elle n'a cessé de regretter ses

Fournel n'approuvât , ou qu'il ne me suggérât même spécialement (2),

Le projet de Lettre arrangé , la Dame Kornmann me parla de ses enfans , & se composant la physionomie d'une mère affligée , elle se plaignit de ce que je ne les avois pas amenés avec moi ; puis elle me pressa vivement de la conduire sans délai chez le sieur Kornmann , afin de lui procurer la satisfaction de les embrasser.

Tout cela fut dit avec un intérêt si peu véritable , qu'heureusement pour moi je ne fus pas ému. Je répondis , & M^c. Fournel ici feignit encore de m'approuver , qu'il m'étoit impossible de la rapprocher de ses enfans , tant que je n'aurois pas la certitude , par la Lettre que je demandois , qu'elle avoit entièrement rompu avec ses corrupteurs ; qu'au reste il ne falloit pas beaucoup de tems pour écrire cette Lettre , & que si je l'avois

enfans , de pleurer leur absence , & de se ressouvenir avec amertume des six années de paix & de tranquillité , &c. &c.

Qu'elle croit devoir s'éloigner des personnes qui , soit involontairement , soit imprudemment , ont nécessité les réclamations de son mari ; qu'il lui paroît convenable de recourir à l'homme sensible & généreux qui a défendu avec tant d'intérêt la cause de son mari , pour établir , &c. &c.

Au moyen de laquelle Lettre M. K. amenera ses enfans à Madame K. , fera offrir judiciairement à M. de Beaumarchais ce qu'elle lui doit , & donnera à sa femme des marques d'une sincère conciliation.

Signé BERGASSE.

(2) Par exemple , je me rappelle très-bien que les mots *l'homme sensible & généreux* qu'on lit dans le projet de Lettre ci dessus , & qui semble contenir une espèce d'éloge de moi , m'ont été dictés par M^c. Fournel ; que j'avois mis à la place ceux-ci , *l'Ami vertueux* , & que M^c. Fournel me les fit effacer pour y substituer les précédens. Lui-même , il y a peu de jours , est convenu de ce fait ; cette remarque , quoique minutieuse , étoit nécessaire.

dans la matinée du lendemain, elle verroit ses enfans le jour même.

On vint alors à m'exposer l'embarras où l'on se trouvoit vis-à-vis du sieur de Beaumarchais. On m'avoua qu'on lui devoit dix-sept mille liv., parce que la pension de deux mille écus que payoit le sieur Kornmann, n'avoit pas toujours été suffisante pour les dépenses qu'on avoit faites.

Je n'hésitai pas à lever, au nom du sieur Kornmann, cette difficulté, & trouvant sage d'affranchir promptement de toute espèce de reconnoissance envers un homme aussi vil que le sieur de Beaumarchais, une femme que j'aimais encore à croire plus égarée que coupable, je m'engageai, sitôt que nous serions possesseurs de la Lettre, & même avant qu'elle fût publiée, à faire porter chez le sieur de Beaumarchais les 17, 000 liv. qu'il avoit prêtées.

LA conférence avoit duré deux heures. Nous n'avions plus rien à nous dire, & j'allois quitter la Dame Kornmann, lorsqu'elle nous proposa de faire avec elle un tour de promenade au jardin du Roi. J'acceptai. Durant cette promenade, il fut encore question de la conduire sur le champ chez le sieur Kornmann, pour y voir ses enfans. M. Fournel qui, comme on vient de le voir, n'avoit pas d'abord approuvé cette démarche, parut alors se rapprocher un peu de la Dame Kornmann. Heureusement je demeurai ferme dans ma résolution, insistant toujours sur la Lettre qu'on m'avoit promise, & décidé à tout refuser jusqu'à ce qu'on eût rempli ce préliminaire indispensable.

NOUS nous séparâmes enfin. En me disant adieu, la Dame Kornmann m'assura que le lendemain j'aurois la Lettre. Je

l'attendis vainement. le jour suivant & plusieurs autres s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler.

A cette époque , parut ma réponse au premier Mémoire du sieur de Beaumarchais. Dans cette réponse , ainsi que dans mon grand Memoire , la Dame Kornmann est singulièrement ménagée. Comme j'y parlois de l'avenir affreux qu'elle se préparoit si elle continuoit à vivre dans la société des hommes qui l'avoient perdue , je pensai que la peinture effrayante que j'y faisois de cet avenir , hâteroit encore le dessein , où j'avois cru la laisser , de s'éloigner d'eux sans retour ; je le lui envoyai donc , & j'imaginai en même tems de faire signer l'envoi que je lui en fis par ses enfans (1).

Il me sembla que le nom de ses enfans tracé de leur main , & mis sous ses yeux , feroit quelqu'impression sur son esprit , qu'elle se ressouviendroit enfin qu'elle étoit mère , & que sa tendresse pour eux la porteroit à ne plus différer ce qu'elle m'avoit promis.

(1) VOICI CET ENVOI.

A Madame KORMANN ;

De la part de ses Enfans.

Signé COCO ; c'est le nom de son Fils.

Adélaïde Kornmann.

Croiroit-on qu'on a gardé pendant pendant deux années ce peu de signes , ainsi que mes billets , pour me les opposer à l'Audience , & en conclure toujours avec la même logique , que la Dame Kornman étoit donc bien innocente à mes yeux , puisque j'avois pu lui envoyer une ligne , signée Coco & Adélaïde Kornmann , & que dès-lors il falloit , de toute nécessité , que je fusse un homme détestable , puisque j'ai été capable de l'accuser malgré l'opinion que j'avois de son innocenc. C'est cependant à de telles pauvretés qu'il faut répondre.

Je me trompai; mon envoi resta sans réponse. Mais, je soupçonnois si peu qu'on m'eût abusé, que je n'attribuai les délais que j'éprouvais, qu'au desir que M^e. Fournel pouvoit avoir de rédiger avec plus de soin, qu'un Ouvrage ordinaire, la Lettre que j'avois demandée.

CEPENDANT les délais parurent si longs, que je commençai à vouloir en connoître la cause.

On ne s'attend pas à ce qui me reste à raconter.

LE crime n'est pas toujours prudent. Je ne tardai pas à être instruit de la part d'une personne qui le tenoit du sieur de Beaumarchais même, que cette fameuse conférence où je procédois de si bonne-foi, n'étoit qu'un piège que m'avoit tendu le sieur de Beaumarchais, qu'on ne s'étoit proposé d'abord que de m'engager à écrire quelques lignes, dont on pût inférer que je croyois la dame Kornmann innocente, ensuite de me déterminer, en intéressant ma sensibilité, à conduire la dame Kornmann chez son mari, moins pour y voir ses enfans, que sous le prétexte d'y voir ses enfans : il faut bien distinguer ces deux choses.

Ces articles obtenus, on auroit dit au sieur Kornmann : vous avez reçu la dame Kornmann chez vous, elle y a vu, elle y a embrassé ses enfans; c'est votre ami qui l'y a conduite, vous êtes donc réconcilié avec elle? Or, toute action d'adultère est éteinte, sitôt qu'il est prouvé qu'il existe une réconciliation entre l'époux qui accuse, & l'épouse qui est accusée; il ne vous reste donc plus d'autre parti à prendre que de garder le silence,

& de vous soumettre à la loi qu'il nous plaira de vous faire subir.

Ces articles obtenus , on m'auroit dit : de votre aveu , & d'après l'écrit que vous avez rédigé : la dame Kornmann est innocente , vous avez donc menti à votre conscience en défendant son mari , en transformant en de vils corrupteurs , des hommes recommandables qui ont pris soin d'elle dans sa misère ; vous n'êtes donc plus qu'un audacieux Libelliste ; ceux que vous avez outragé vont rendre plainte contre vous , & demander la jonction du Ministère public , pour vous faire punir comme vous l'avez mérité. En conséquence , le Ministère public devoit être engagé à réquerir contre moi les peines les plus infamantes ; & on est allé jusqu'à me nommer celui de MM. les Avocats-Généraux , qui , disoit-on , pour venger M. le Noir , & sur-tout le sieur de Beaumarchais , dont on osoit le supposer l'ami , avoit promis de se charger de cet étonnant réquisitoire (1).

Une pareille trame est horrible : elle m'étonna peu , comme on le pense bien , de la part du sieur de Beaumarchais ; ce n'étoit pour lui qu'un crime de plus. Il n'y avoit , dans tout cela , que le rôle de M^e. Fournel qui devoit me surprendre ; mais j'étois si aveuglé sur son compte ; d'ailleurs il auroit fallu , en le soupçonant , lui supposer un caractère si étrange , pour ne rien dire de plus , que j'aimai mieux le croire abusé comme moi (2).

(1) C'est à cette même époque que le sieur de Beaumarchais annonçoit par-tout qu'il alloit me faire condamner aux GALERES.

(2) J'ai ici une observation importante à faire. On a lu à l'audience les originaux de mes billets , & on a eu soin de dire , qu'on en lisoit les originaux. Depuis j'ai demandé qu'on me produisît ces originaux , comme j'en ai incontestablement le droit , & je n'ai pu

Ce n'a été qu'environ un ou deux mois après, qu'instruit qu'il entretenoit des liaisons secretes avec M. le Noir & le sieur de Beaumarchais, dans le tems même où je l'avois crû le plus entièrement dévoué aux intérêts du sieur Kornmann, je commençai à penser qu'il pouvoit bien n'être pas entièrement étranger au complot formé pour me perdre, & que je finis par engager le sieur Kornmann à lui retirer sa confiance.

l'obtenir. M^e. Bonnet s'est contenté d'en envoyer des copies à M^e. Duveyrier, écrites de la main de la dame Kornmann, & encore n'a-t il pas envoyé d'abord des copies de tous les billets. Ce n'a été que sur la remarque de M^e. Duveyrier, qui s'est apperçu, que parmi ces copies, il lui en manquoit une bien essentielle, que nous sommes parvenus à nous les procurer toutes,

Or, en premier lieu, pourquoi ne me pro luit on pas mes originaux, & qui m'assure que les copies qu'on en a faites ne sont pas infidèles ?

En second lieu, pourquoi les copies qu'on m'a produites, sont elles écrites de la main de la dame Kornmann ? Seroit-ce parce qu'on auroit voulu ménager à M^e. Fournel l'excuse de dire qu'à l'époque où nous nous sommes occupés ensemble de rapprocher la dame Kornmann de son mari, il n'a cru suivre que mes intentions en les communiquant à la dame Kornmann.

Mais il y a loin de communiquer mes billets, à permettre qu'on les copie ; car, à quoi bon les copier ?

Mais de plus, parmi ces billets, il en est un qui ne devoit jamais se retrouver dans les mains de la dame Kornmann, & qui cependant s'y retrouve ; & on a si bien senti qu'il ne devoit pas s'y retrouver, que c'est précisément la copie de celui-là qui manquoit à la collection de M^e. Duveyrier.

Dans ce dernier billet, causant familièrement avec M^e. Fournel comme dans tous les autres, je dis ces mots remarquables : *Je lui amènerai ses enfans, & nous ferons une scène de larmes qui finira tout.* Certainement un billet de cette espèce ne devoit pas se retrouver dans les mains de la dame Kornmann.

Non. Quoiqu'on fasse, on n'évitera pas le blâme qu'on a encouru en livrant mes billets, & de telles ruses n'empêcheront pas qu'une opinion défavorable ne se forme sur le compte de l'homme peu délicat qui les a livrés.

- Il étoit important que je rendisse compte de ces circonstances.

Or, ces circonstances exposées, j'ai deux choses à demander. A-t-on pu faire usage de mes billets dans cette cause? Mes billets signifient-ils ce qu'on a eu la méchanceté de leur faire signifier?

D'abord, a-t-on pu faire usage de mes billets dans cette cause?

A qui ai-je écrit ces billets? A M^e. Fournel; c'est-à-dire au Conseil du sieur Kornmann, à mon Conseil, à notre ami commun. Qui les a produit dans cette audience? Les adversaires du sieur Kornmann, les miens. Qui les a livrés à nos adversaires? Ce même M^e. Fournel (1), qui nous dirigeoit dans

(1) J'ai dit plus haut que c'étoit Me. Fournel qui avoit engagé le sieur Kornmann à rendre plainte spécialement contre le sieur de Beaumarchais.

Or, voici encore un fait qu'il faut raconter.

A l'époque des conférences tenues chez M. le Procureur du Roi, Me. Fournel persista toujours à vouloir que le sieur Kornmann rendit sa plainte; il la rédigea même & me l'envoya pour m'en demander mon avis, je l'approuvai, & il fut décidé que le lendemain ou le surlendemain elle seroit remise à M. le Procureur du Roi.

En conséquence le sieur Kornmann se rendit chez Me. Fournel pour la signer. A peine étoit-il arrivé que le copiste de Me. Fournel parut avec la plainte mise au net. Me. Fournel prit la plainte des mains du copiste, & l'ayant parcourue des yeux, il dit au sieur Kornmann, c'est bon, elle est exactement copiée, vous pouvez la signer.

Le sieur Kornmann heureusement aussi voulut la parcourir. Quand il arriva aux conclusions, sa surprise fut extrême de voir que Me. Fournel y avoit ajouté une phrase, par laquelle lui, sieur Kornmann, se désistoit de toute action contre son épouse.

Étonné d'une addition si étrange, le sieur Kornmann en demanda la raison à Me. Fournel. . . J'ai voulu, répond celui-ci, vous mettre dans le cas d'obtenir une justice plus prompte de vos ennemis. On ne vous refusera rien, & j'en ai parole, sitôt

D

chacune de nos démarches, sans l'avis duquel nous ne nous permettions de rien entreprendre. Mais j'interroge ici tous les Jurisconsultes qui m'entendent, quels sont, relativement à leurs cliens, les devoirs rigoureux de l'honorable profession qu'ils exercent? Peuvent-ils en aucune occasion, révéler les secrets qu'on leur confie? Existe-t-il aucune circonstance où ils aient le droit de faire passer des mains d'un client, dans les mains de son ennemi, & même dans des mains seulement étrangères, des actes, des titres quels qu'ils soient, qui peuvent

que vous vous ferez désistè de votre action contre votre épouse. Mais, réplique le sieur Kornmann, comment voulez-vous que je puisse poursuivre mes ennemis que vous m'avez engagé vous même à attaquer comme complices de mon épouse, si j'abandonne mon action contre elle; avez-vous oublié que vous avez blâmé la maniere modérée dont j'ai parlé de Mad. Kornmann dans mon Mémoire, & cela uniquement parce que vous avez craint que je ne nuisse ainsi à l'action que j'intentois à ses corrupteurs? ne détruirai-je pas infailliblement cette dernière action, un moment que mon action contre Mad. Kornmann n'existera plus? comment peut-on être fondé à poursuivre des complices quand on renonce à poursuivre un accusé principal; y a-t il même des complices où il ne se trouve point d'accusé principal?

L'observation étoit péremptoire. M^e. Fournel en fut un moment déconcerté. Puis se décidant à propos, il arracha la requête des mains du sieur Kornmann & la jeta au feu; protestant qu'il n'avoit voulu faire autre chose que nous sauver, que nous ne connoissions pas le nombre & la puissance de nos ennemis, qu'infailliblement nous succomberions à notre attaque, &c.

Ces menaces effrayèrent peu le sieur Kornmann. Croyez, Monsieur, répondit-il, que si j'avois été capable de signer de pareilles conclusions, je m'en serois puni sur le champ & en brûlant la main qui les auroit signées.

Le lendemain ou le surlendemain de cette scène, M^e. Fournel refit la requête d'une maniere conforme aux intentions du sieur Kornmann, à quelques mots perfides, près cependant, que le Procureur du sieur Kornmann de concert avec celui-ci, crut devoir retrancher, avant que de la revêtir de sa signature.

Ce récit, n'a, je crois, pas besoin de Commentaire. J'observerai seulement que nous étions encore, à l'époque où tout ceci se passa, tellement confiant dans l'honnêteté de M^e Fournel, que nous nous contentâmes de croire qu'on l'avoit intimidé, & qu'il ne nous vint pas dans l'esprit de soupçonner qu'il eût voulu nous tromper.

intéresser l'honneur de ce client ou sa fortune ? Je vais plus loin ; quand celui qui vient implorer le secours de leurs lumières seroit absolument indigne de leur assistance, de cela seul qu'ils l'ont écouté, ne se forme-t-il pas entre eux & lui, comme une convention tacite, qui ne leur permet plus de prêter leur ministère aux personnes qui se sont déclaré ses parties ?

Et si les actes, que livre à mon ennemi le Jurisconsulte auquel je m'adresse, sont des titres qu'il a lui-même sollicité de ma crédulité ; si lui-même m'a tendu des pièges pour me livrer sans défense aux hommes que je poursuis ; si son cabinet, qui devoit être à mes yeux l'asyle de la discrétion & de la confiance, n'a été pour moi qu'un antre ténébreux où siégeoient à ses côtés le mensonge & la perfidie.

Et si le Jurisconsulte auquel je m'adresse, étoit non-seulement mon conseil ordinaire, mais mon ami, si jusqu'au moment où il m'a trompé, il étoit impossible que je trouvasse dans mon cœur aucun soupçon qui m'avertit de me défier de sa bonne foi, si j'ai dû m'abandonner sans crainte à ses fatales inspirations, si depuis je l'ai trouvé partout agissant sourdement pour mon deshonneur & ma ruine.

Je vous le demande à tous, existe-t-il un délit plus grave que celui qu'on m'oblige de révéler en ce moment ? Et quand, en effet, entraîné hors des bornes ordinaires de la prudence, j'aurois pu me permettre quelques démarches, tracer quelques lignes qui m'eussent compromis, auroit-on le droit de s'en prévaloir contre moi ? Ne voyez-vous donc pas ici que si les Magistrats pouvoient prononcer d'après des titres obtenus par un abus de confiance pareil à celui dont je me plains, ne voyez-vous pas, sans que j'aie besoin de vous le faire remarquer, qu'il n'y auroit plus rien de sacré parmi les hommes ; que le recours aux

Tribunaux, déjà si difficile, deviendrait nécessairement toujours dangereux ; que si l'on oseroit admettre une fois contre un accusé quelconque , des titres fournis par celui auquel il auroit confié le soin de sa défense, il n'y auroit pas d'innocent , pas d'homme injustement persécuté, qui ne dût frémir en approchant du cabinet d'un Jurisconsulte ; que si ces cabinets ne sont pas des asyles sacrés à la porte desquels veillent sans cesse l'honneur & le silence , il n'y a plus de repos , plus de sécurité possibles pour les malheureux qui viennent implorer le secours des lois ; enfin que si l'on ne pose pas en maxime que tout titre livré par le conseil d'une partie est un titre obtenu contre la foi publique , & dont l'usage doit être sévèrement interdit, l'ordre social tout entier est infailliblement ébranlé, puisque l'ordre social n'existe que par la loi , & que la loi n'est plus qu'une institution illusoire , partout où l'homme qui l'invoque peut avoir quelque chose à redouter de ceux - là même , qu'elle a chargé du soin de le défendre.

Jurisconsultes honnêtes , qui m'écoutez , ces maximes sont les vôtres , & l'outrage dont je me plains , est un outrage fait aussi à la noble profession que vous exercez. Pourquoi m'a-t-on forcé de parler, quand, depuis deux ans, bien convaincu de l'abus de confiance, dont je viens de rendre compte, je m'étois imposé l'obligation de me taire ? Ah ! croyez que de tout ce qu'ils ont imaginé dans cette audience, pour aigrir ou affliger ma sensibilité, rien n'a été plus douloureux pour moi, que la nécessité où ils m'ont mis de révéler une faute que j'avois pardonnée, que la cruelle alternative dans laquelle ils m'ont placé, ou de manquer à ce que je me devois à moi-même, ou de faire connoître publiquement, comme un perfide, un homme honoré d'un Ministère que vous rendez si respectable par vos lumières & par vos vertus.

CE n'est pas tout : non-seulement, on n'a pû se prévaloir de mes billets dans cette Cause ; mais ils offrent précisément un sens opposé à celui qu'on a eu la mauvaise-foi de leur donner ; mais le sens qu'ils offrent ne fait qu'ajouter à l'opinion qu'on a déjà si généralement conçue de la pureté des motifs qui m'ont constamment déterminé dans tout ce que j'ai entrepris pour la défense du sieur Kornmann.

Car enfin, MESSIEURS, que trouve-t-on dans ces billets, même en les considérant, indépendamment des circonstances dont je viens de parler ? Y trouve-t-on, comme on a osé vous le dire, que je crois la dame Kornmann innocente ? Que fâché d'avoir écrit en faveur du sieur Kornmann, je voudrois bien trouver le moyen de la réconcilier avec lui ; enfin, que moi-même j'ai sollicité cette réconciliation ? Non, certes : & il falloit être doué d'un esprit aussi faux que méchant, pour mettre à côté de ces billets si simples, des opinions de ma part, après ce que j'avoit fait, après ce que je n'ai cessé de faire, si peu vraisemblables & si ridicules.

Qu'y trouve-t-on donc, quand ce n'est pas avec le dessein de de calomnier qu'on les lit ? Ceci seulement, que je promets de venir au secours de la dame Kornmann, si elle consent à se séparer avec éclat de ses corrupteurs ; si elle m'écrit une lettre que j'aurai le droit de rendre publique, où elle confessera que les conseils perfides d'une troupe d'hommes sans foi l'ont égarée ; si, dans cette même lettre, elle rend hautement justice aux actions constamment nobles, constamment généreuses de son mari (1).

(1) Voici comment je m'explique : « Vous voyez qu'il est de la plus haute importance que notre plan s'exécute, il faut absolument que vous ameniez Madame Kornmann à

Qu'y trouve - t - on encore? que ces préliminaires remplis, je m'engage à faciliter à la dame Kornmann les moyens de se justifier: ce qui ne veut pas dire, ainsi qu'on a eu l'impudence de le prétendre, que j'offre de lui fournir les moyens de combattre avec avantage le sieur Kornmann, puisqu'en même-tems, je le repète, je veux qu'elle lui rende hautement justice, puisqu'en même-tems je le repète, je veux qu'elle avoue que de perfides conseils l'ont égarée; mais ce qui veut dire simplement que je suis prêt à ménager sa défense, de manière à ce que, sans dissimuler ses fautes, elle en rejette tout l'odieux sur chacun de ceux qui l'ont favorisé dans ses désordres, comme je l'avois fait moi-même jusqu'alors; comme je n'ai cessé de le faire depuis (1). □

» écrire à M. le Noir & à M. de Beaumarchais, une lettre courte, simple & noble, dans
 » laquelle elle dira: *que revenue de ses erreurs, voyant dans toute la profondeur l'abyme où*
 » *on l'a entraînée, elle se propose de rendre compte au public de sa conduite, qu'elle*
 » *s'éloigne d'eux sans retour* ». Et on a produit ce billet à l'audience, pour prouver que
 je crois la dame Kornmann innocente! Au reste, remarquez dans ce billet ces mots;
 « Vous voyez qu'il est de la plus haute importance que notre plan s'exécute ». Le plan
 dont il s'agit ici, étoit donc autant le plan de M^e. Fournel, que le mien, & comment
 après cela M^e. Fournel a-t-il eu le courage de livrer mes billets à la dame Kornmann & à
 son défenseur? Comment n'a-t-il pas senti qu'en donnant à mes billets une interpréta-
 tion aussi fautive que calomnieuse, l'opinion qu'il essayoit de former contre moi, il la
 formoit encore plus contre lui.

(1) Voici encore ce que je dis dans un autre de mes billets: « Sauvons Madame Korn-
 » mann sur toute chose, & préparez le canevas des lettres dont je vous ai parlé (les
 » lettres à M. le Noir & au sieur de Beaumarchais). Vous savez quelles sont mes inten-
 » tions, & si la Nature m'a doué d'une âme méchante. Je contribuerai de bon cœur à lui
 » faire jouer dans le public, le rôle le plus intéressant & le plus noble, pourvu qu'elle
 » veuille s'y prêter », Mais en quoi pouvoit consister ce rôle intéressant & noble? n'étoit ce
 pas à s'élever, en quelque sorte, au dessus de ses fautes, en ne rougissant pas d'en faire
 l'aveu? Et peut-on en douter, quand on remarque que je demande, avant tout, qu'on
 écrive M. à le Noir & au sieur de Beaumarchais? Or, on a vu plus haut dans quels termes

Enfin, qu'y trouve-t-on, si on les considère relativement aux circonstances dans lesquelles ils ont été écrits, relativement aux moyens qu'on a mis en œuvre pour me les faire écrire ?

Que j'ai été dupe, en les écrivant de ma confiance en un homme dont je n'osois me permettre de soupçonner la bonneté; que j'ai peut-être trop facilement cédé à la pitié qu'il tâchoit de m'inspirer pour une femme coupable; qu'au moindre signe de repentir que cette femme m'a donné, ou plutôt qu'elle a feint de me donner de concert avec l'homme qui me trompoit, je suis allé au-devant d'elle pour l'arracher à la destinée qu'elle se préparoit; enfin, que j'ai vivement souhaité qu'il put exister un moyen de la rapprocher de ses enfans, en la séparant de ses corrupteurs; & qu'en conséquence, je me suis prêté sans effort, sans précaution, à faire toutes les démarches qu'on a exigé de moi pour opérer ce rapprochement salutaire.

Voilà tout ce qu'on remarque dans mes billets; voilà tout ce qui résulte des circonstances dans lesquelles on me les a fait écrire.

Et ce sont là des crimes! Et des intentions si douces & si pures, ont été travesties en intentions malfaisantes! Ah! je ne m'en défends pas. Oui, j'ai voulu sauver la dame Kornmann; oui, j'ai fait avec tout l'empressement d'une âme honnête & sensible, l'occasion qui m'a été offerte de dissiper l'illusion

je veux qu'on leur écrive, & comment j'exige qu'on leur déclare, qu'on renonce pour toujours à leur société.

fatale dont elle aimoit à s'environner; oui, j'ai desiré la séparer de ses corrupteurs; oui, je n'ai pu sans frémir, voir se briser, sous mes yeux, les liens qui l'attachoient à ses enfans. Une mère & des enfans, & un éternel silence entre une mère & des enfans. Cette idée étoit horrible pour moi, & c'étoit parce qu'elle étoit horrible, que dans tous les Écrits que j'ai publiés dans cette Cause, je me suis singulièrement occupé de présenter, sous un point de vue intéressant, celle que d'affreuses circonstances m'obligeoient d'accuser; c'étoit, parce qu'elle étoit horrible, que plus cette femme est devenue criminelle, & plus ma pitié pour elle est devenue profonde; c'étoit parce qu'elle étoit horrible, que plus les auteurs de ses honteux égaremens m'ont persécuté, & plus j'ai éprouvé d'émotion en songeant au sort cruel qui devoit être un jour son partage, & moins j'ai pu me résoudre à manifester l'opinion, hélas! trop véritable que je m'étois faite de sa dépravation profonde; espérant toujours qu'un moment viendrait, où tant de modération de ma part, opéreroit dans son âme une révolution salutaire, & n'osant pas humilier par des vérités trop sévères, celle qui pouvoit encore se montrer si digne d'être honorée, par un retour sincère à la vertu.

Infortunée! vas, je te pardonne tout le mal qu'ils ont voulu me faire en ton nom. Quelque part qu'ils t'aient donnée dans leurs lâches complots, ne crois pas que je t'impute aucun de ceux qu'ils ont formé pour me perdre. Non, jamais, quoique tu fasses, tu ne trouveras dans mon cœur que de la compassion & de l'indulgence.

Infortunée! dans quel abîme de corruption ils t'ont fait descendre! Comment celle qui remplissoit ses devoirs avec une

fidélité

fidélité si touchante & si respectable, comment celle qui préféroit aux vains plaisirs du monde, la paix de sa maison, le bonheur tranquille dont elle jouissoit auprès de ses enfans, comment est-elle devenue la plus perfide des épouses, la plus insensible des mères? Oh! pourquoi n'es-tu pas ici? Pourquoi sous les yeux de tes Juges, en présence de ces femmes qui m'écoutent & qui sont mères comme toi, pourquoi ne puis-je interroger ton cœur? Non, je ne le crois pas; non, quelqu'ayant été tes fureurs, tes égaremens, tes attentats, ils ont égaré ton cœur, ils ne l'ont pas entièrement corrompu! La nature garde le cœur d'une mère; il est des méchans qu'elle laisse sans remords; mais pour la consolation & le bonheur de l'espèce humaine, à côté d'une mère coupable, elle place toujours le repentir!

. Hélas! peut-être en ce moment, tu pleures solitaire & délaissée! Peut-être tu gémis sur les funestes conseils qu'ils n'ont cessé de te donner jusqu'à ce jour; peut-être considérant de plus près l'avenir dont je t'avais menacée, tu regrettes d'avoir cherché à me trahir, quand je m'occupais avec tant d'intérêt de te tendre une main secourable! Combien elles doivent être amères tes larmes! Comme je les vois tomber lentement sur ton cœur! Que de fautes elles expient à mes yeux! Infortunée, ... tu ne verras plus tes enfans, & tu pleures!....

Vous, qui devez la juger; vous, les témoins de mon trouble & de la douleur que j'éprouve, en songeant au sort qui lui est maintenant réservé; non, vous ne ferez point inexorables, vous aurez pitié d'une mère, puisque nous nous sommes vus forcés d'accuser une mere devant vous; je le fais, il en est peu d'aussi coupables: mais aussi, exista-t-il jamais une société plus

perverse, plus corrompue que celle dans laquelle une première faute l'a malheureusement entraînée ?

Lorsqu'il s'agit de punir une femme infidelle, quelques soient ses erreurs, quelques soient même ses crimes, n'oublions jamais que la première cause de ses erreurs & de ses crimes ne fût pas en elle-même; que c'est toujours une séduction étrangère qui les a préparées; que la nature, qui fit les femmes pour aimer, leur donna aussi plus d'abandon dans le développement de leurs passions ou de leurs sentimens; que presque toujours toute la raison d'une femme est dans son cœur; qu'il est comme impossible qu'elle ait d'autre morale que celle de l'homme qu'elle aime, & que si cet homme est artificieux & méchant, il faut bien enfin, à moins que quelque événement imprévu ne dissipe le charme qui la séduit, qu'elle devienne, comme involontairement la complice de ses artifices & de sa méchanceté (1).

Non, encore une fois, vous ne serez point inexorables, vous ne verrez pas d'un même œil & les bourreaux & la victime, & cette troupe d'hommes sans foi, dont vous connoissez mainte-

(1) Je remarque une chose bien étrange dans nos mœurs. Un homme cité pour sa vicieusement, un homme qui aura porté le trouble dans vingt ménages, n'encourt aucun blâme; on le voit sans scrupule, on l'accueille avec intérêt, on plaie même avec lui de ce qui fait la désolation des familles qu'il a déshonorées, & une femme que tant de circonstances excusent quelquefois, si malheureusement son infidélité est devenue trop publique, se trouve tout-à-coup vouée à l'abandon & à la honte; certainement je ne veux pas que la femme qui s'est laissée séduire, & qui, surtout, a donné trop d'éclat à ses fautes, conserve encore une considération qu'elle a mérité de perdre; mais l'homme qui l'a séduite, n'est-il donc pas plus coupable, & pourquoi le traite-t-on avec une si scandaleuse indulgence, tandis qu'on la punit, elle, avec tant de rigueur & de sévérité?

nant tous les crimes , & l'infortunée qu'ils ont perdue. Le Magistrat, chargé des importantes fonctions du Ministère public, saura déterminer la juste distance qu'il faut mettre entr'eux. Vous l'entendrez, avec cette éloquence énergique & douce, avec cet esprit de lumière qui le caractérise, établir des distinctions nécessaires entre la femme adultère, & celui qui l'a détournée de la route de ses devoirs ; il vous présentera dans tout son jour cette vérité si simple & si importante en même-tems que la nature elle-même punit la femme adultère d'une manière déjà bien rigoureuse, en la privant de toutes ses affections domestiques, (1) en brisant les liens qui l'attachoient à ses enfans, en mettant une éternelle solitude dans son cœur, & tandis qu'il appellera toutes les vengeances des Lois sur la tête des coupables, que nous vous avons dénoncés, vous le verrez accueillir, avec intérêt, la prière de celui que nous avons défendu, la prière d'un époux couvert d'outrages, qui, pour se garantir des attentats de ceux qui lui ont ravi son épouse, forcé de l'accuser elle-même, ne vous demande pas sa honte, vous conjure, au contraire, d'éloigner d'elle toute

(1) Précisément parce que les femmes sont faites pour aimer, elles ne sont heureuses que par des rapports domestiques, & ces rapports leur sont encore plus essentiels qu'à nous. La vocation d'une femme, si je peux me servir de ce mot, est d'être épouse & mère ; & sa vie, malgré le tumulte du monde, n'est presque toujours qu'une vie solitaire, inquiète & pleine d'ennuis ; quand les affections de mère & d'épouse lui manquent. Or, l'adultère une fois connu, séparant nécessairement une femme de sa famille, l'isolant infailliblement de tout ce qu'elle devoit aimer, porte avec lui sa peine, & une peine qui, malheureusement, ne peut finir qu'avec l'infortunée qui en est l'objet. Mais, d'après cette idée, nos loix qui punissent avec autant de sévérité la femme infidelle que son corrupteur, ne sont-elles pas susceptibles de quelque réforme, & à l'égard de la femme infidèle, si la nature venge les mœurs avec tant d'énergie, faut-il encore ajouter beaucoup de chose à la vengeance ?

condamnation trop sévère , & ne desirer autre chose de votre justice, sinon que vous déterminiez son sort, de manière à ce qu'elle ne puisse s'égarer davantage.

Hélas ! j'ai vu les plus hautes protections employées à soustraire à un châtement trop mérité, les scélérats qui ont consommé son opprobre. J'ai vu le Magistrat prévaricateur, qui, au mépris des Lois les plus saintes, s'est occupé de la favoriser dans ses désordres ; j'ai vu l'homme vil auquel elle s'est abandonnée ; j'ai vu l'homme audacieux qui s'est fait un mérite de la soustraire à l'autorité de son époux ; je les ai vus tous, environnés de ce que le crédit a de plus imposant, l'intrigue de plus dangereux, l'autorité quelquefois de plus formidable, & je n'ai vu personne s'intéresser véritablement au sort de cette infortunée, & depuis qu'elle a quitté la maison de son époux, tous ont cherché à mettre à profit ses erreurs, tous l'ont encouragée dans la carrière licentieuse qu'ils ont ouverte devant elle, nul n'a voulu lui donner un conseil salutaire. Et moi seul, peut-être, j'ai cherché à la sauver, & vous voyez comme ma pitié pour elle a failli me devenir funeste, & vous voyez comme ces hommes affreux ont tenté de tourner à ma honte tout ce que j'ai entrepris pour la rappeler à ses devoirs ; comme ils ont essayé de transformer, en démarche criminelle, la démarche la plus innocente, la plus simple, la moins susceptible d'une interprétation défavorable.

Après cela, dois-je me repentir d'avoir été trop crédule dans une circonstance où ma crédulité, quoiqu'excitée par les motifs les plus nobles, a pu avoir pour moi des conséquences si cruelles ? Non : j'aime encore mieux être imprudent qu'impitoyable. S'il est des larmes perfides, on pourra, je le sens, me tromper encore, & quelque dure que soit l'expérience que j'acquiers

aujourd'hui, ce sera toujours avec le même abandon, la même disposition à me laisser séduire par de trompeuses apparences; que j'irai au-devant des malheureux qui imploreront mon appui.

Je passe au second reproche qui m'est fait. Vous n'avez point oublié qu'il a pour objet ce que j'ai dit du Prince & de la Princesse de Nassau dans mes Mémoires; qu'en conséquence de ce que j'y ai dit de l'un & de l'autre, le Prince de Nassau a rendu plainte contre le sieur Kornmann & contre moi; & que, sur cette plainte, grace à la complaisance des premiers Juges, nous nous trouvons tous les deux décrétés d'ajournement personnel.

Je remarque, entre le Prince de Nassau & moi, deux espèces de difficultés: des difficultés de forme, & des difficultés de fond.

Difficultés de forme. Il prétend que la plainte qu'il a rendue contre nous est régulière; & moi, je soutiens qu'elle est récriminatoire.

Difficultés de fond. Il prétend qu'il a eu raison de rendre plainte contre nous, parce que nous l'avons calomnié: & moi, je soutiens que, loin de l'avoir calomnié, nous n'avons pas dit de lui tout ce que nous pouvions, tout ce que nous devons dire.

Je m'arrêterai peu sur les difficultés de forme.

Le Prince de Nassau assure que j'ai tort de regarder comme récriminatoire la plainte qu'il a rendue contre nous, attendu, dit-il, qu'une plainte récriminatoire est la plainte que rend un accusé contre son accusateur, & que nous ne l'avons pas accusé lorsqu'il a rendu plainte contre nous.

Et comment le Prince de Nassau veut il prouver qu'à cette époque, il n'étoit pas accusé? De deux manières:

Il n'étoit pas accusé, parce que, quand il a rendu plainte contre nous, il n'étoit pas décrété, & que, parmi nous, il n'y a que le décret qui accuse.

Il n'étoit pas accusé, parce que, quand il a rendu plainte contre nous, non-seulement, il n'existoit point de décret, mais même il n'existoit pas de plainte spéciale contre lui de la part du sieur Kornmann.

A ces deux moyens, j'oppose deux réponses bien simples.

Premièrement, il est faux que, suivant notre jurisprudence, il faille être décrété pour être accusé. Deux particuliers rendent plainte le même jour, l'un contre l'autre sur le même fait, en s'accusant mutuellement. Dans cette position, quel est le devoir du Juge. Peut-il accueillir les deux plaintes à la fois? N'est-il pas tenu au contraire de rejeter l'une pour adopter l'autre? De déclarer ainsi qu'entre ces deux particuliers, l'un est accusateur & l'autre accusé? Et cependant il n'a point encore prononcé de décret. Ce n'est donc pas, comme vous le voyez, le décret qui accuse, mais la plainte; puisque dans cette hypothèse, c'est entre des plaintes qu'on choisit pour déterminer quel est l'accusé & quel est l'accusateur.

En second lieu, il est faux que le sieur Kornmann n'ait pas rendu plainte contre le Prince de Nassau, bien antérieurement à la plainte du Prince de Nassau, contre lui; car, dix-huit mois avant la plainte du Prince de Nassau, le sieur Kornmann avoit rendu une plainte générale contre le sieur Daudet, ses complices, auteurs & adhérens. Or, le sieur Kornmann a démontré, & je le démontrerai dans peu davantage, que le Prince de Nassau est un des complices du sieur Daudet. Il est

donc évident qu'en rendant plainte contre le sieur Daudet, il a rendu plainte aussi contre le Prince de Nassau.

Mais, dites-vous, ces mots *complices, fauteurs & adhérens* qui se trouvent dans la plainte contre le sieur Daudet, sont des mots que vous pouvez appliquer à tout le monde, & qui, conséquemment, ne s'appliquent à personne.

Oui, je peux appliquer ces mots à tout le monde; mais l'essentiel est de savoir si je les applique bien ou mal.

Si, par exemple, je ne vous démontre pas que le Prince de Nassau est fauteur, complice ou adhérent du sieur Daudet, il se trouvera que j'ai mal appliqué ces expressions au Prince de Nassau, qu'il n'est pas accusé, & que sa plainte n'est pas récriminatoire.

Mais si je vous démontre invinciblement que personne n'a plus favorisé le délit & la continuation du délit du sieur Daudet que le Prince de Nassau, il se trouvera que j'ai bien appliqué au Prince de Nassau la qualité de complice, fauteur ou adhérent du sieur Daudet; que, dès-lors, il est nécessairement compris dans la plainte que le sieur Kornmann a rendue contre le sieur Daudet; que, dès-lors, il est accusé; que, dès-lors aussi, la plainte du Prince de Nassau est récriminatoire.

Ces idées sont trop faciles à saisir pour que je m'y arrête davantage: j'arrive aux difficultés du fond; c'est-à-dire, à la calomnie que m'impute le Prince de Nassau.

S'IL faut croire le Prince de Nassau, je l'ai calomnié, non-seulement dans sa personne; mais ce qui est bien pis, dans la personne de la Princesse de Nassau, son épouse.

Et sur quoi se fonde-t-il pour dire que je l'ai calomnié? sur

deux phrases qui se trouvent dans deux de mes Mémoires. Et quelles sont ces deux phrases (1)?

Le sieur de Beaumarchais publie un Écrit, où il annonce qu'il ne s'est chargé de faire des démarches en faveur de la dame Kornmann, qu'en conséquence de la mission expresse qu'il en a reçue chez le Prince de Nassau.

Et moi je réponds au sieur de Beaumarchais, que la mission qui lui a été donnée chez le Prince de Nassau, par quelques hommes corrompus & quelques femmes sans pudeur, ne suffit pas pour le justifier du rôle odieux que je lui reproche.

M. le Noir publie un Écrit où il dit que la Princesse de Nassau, a vivement sollicité auprès de lui, la liberté de la dame Kornmann, & ce qui est bien plus fort, où il nous apprend qu'elle a envoyé aux Ministres des Mémoires dans lesquels, à coup sûr, afin de disculper la dame Kornmann, elle ne traitoit pas le sieur Kornmann avec beaucoup de ménagement.

Et moi je réponds à M. le Noir que les sollicitations de la Princesse de Nassau, ne l'excusent en aucune façon à mes

(1) On trouvera ici trois ou quatre pages de réflexions déjà développées dans mon grand Mémoire contre le Prince de Nassau; il faut bien, malgré moi, répéter ces réflexions, & très-souvent dans les mêmes termes, quand je ne puis rencontrer mieux. L'Avocat du Prince de Nassau n'a fait autre chose à l'audience que présenter les objections que je me suis faites dans ce même Mémoire, & tout son art a consisté à ne pas dire un mot de mes réponses. Cependant cet Avocat, comme les trois autres, prétend que mes Mémoires sont fameux, que tout le monde les a lus; mais alors n'a-t-il pas un peu manqué, non-seulement de bonne-foi, mais de pudeur, en extrayant de ces Mémoires si connus, tout ce que j'y avois mis moi-même à ma charge, afin d'en composer son Plaidoyer, & en laissant de côté tous les raisonnemens, un peudécisifs, il est vrai, dont je me suis servi pour être quitte sans retour les imputations que je prévoyois devoir un jour m'être faites.

yeux, attendu qu'il favoit très-bien qu'il existoit des relations intimes, entre elle & le sieur Daudet, & que lui-même, en parlant de ces relations au sieur Kornmann, ne s'en étoit pas expliqué d'une manière bien avantageuse.

Voilà ce que j'ai écrit. Or, pour savoir si j'ai calomnié en écrivant ainsi, il faut rechercher si ce que j'ai écrit est vrai ou faux.

Et d'abord, en ce qui concerne la Princesse de Nassau, elle ne niera pas, & tout le public fait comme moi, qu'il existoit entre elle & le sieur Daudet, des relations intimes. M. le Noir, de son côté, n'oseroit pas nier, s'il se trouvoit ici en présence du sieur Kornmann, qu'il n'a pas parlé de ces relations, en des termes très-honorables.

M. le Noir avoit entre ses mains les registres de la Police, remplis de notes infâmantes contre le sieur Daudet, registres dont, dans les cours momens de sa prospérité, le sieur Daudet avoit vainement sollicité la suppression, registres qui déposent encore en plus d'un lieu que le sieur Daudet est un escroc, un intrigant, un homme sans principes & sans foi, &, d'après cela, de quel œil M. le Noir pouvoit-il voir les relations de la Princesse de Nassau avec un tel personnage ? Et comment entreprendroit-on de nous prouver aujourd'hui que nous en avons imposé, lorsque nous avons affirmé que M. le Noir en s'expliquant sur de telles relations avec le sieur Kornmann, n'en a pas parlé d'une manière favorable (1) ?

(1) L'Avocat du sieur Daudet a osé me faire un crime de ce que je cite ici les registres de la Police, & il a déclaré avec une emphase à laquelle il seroit bien à souhaiter qu'il renonçât, qu'il me rendoit responsable de toutes les

MAIS, me répliquez-vous, qu'importe tout ce que vous dites ici? En avançant qu'il existoit des relations intimes entre la Princesse de Nassau & le sieur Daudet, vous avez fait naître des soupçons sur les mœurs de la Princesse de Nassau, & sous ce point de vue vous êtes toujours bien coupable.

Non, je ne suis pas coupable. Si, dans cette occasion, comme vous le prétendez, les mœurs de la Princesse de Nassau ont été offensées, à qui doit-elle imputer cette offense? Je fais, pour un moment, une supposition impossible. Je suppose que le sieur Daudet, que vous connoissez maintenant pour le plus vil, le plus odieux de tous les hommes, si le sieur de Beaumarchais n'existoit pas, soit au contraire un homme d'une conduite pure & irréprochable. Eh bien, dans cette hypothèse, quand j'ai dit qu'il existoit des relations intimes entre la Princesse de Nassau & le sieur Daudet, je n'aurai rien dit qui puisse faire soupçonner les mœurs de la Princesse de Nassau. Et pourquoi? parce que des relations intimes entre la Princesse de Nassau & un homme de bien, ne peuvent qu'être honorables. Ce

imputations que je m'étois permises, d'après ce que pouvoit contenir ces malheureux registres; l'Avocat du sieur Daudet n'avoit pas besoin de faire tant de bruit; je me suis toujours tenu responsable de tout ce que j'ai dit ou écrit, depuis que je me m'le de dire ou d'écrire. Je déclare donc ici que si les Registres de la Police ne déposent pas que le sieur Daudet est un intrigant, un escroc, un homme sans principes & sans foi, je consens à passer pour en avoir imposé au Public & aux Magistrats. Après cette déclaration, le sieur Daudet n'a plus qu'une chose à faire. C'est de solliciter un Arrêt de la Cour, qui ordonne l'apport des Registres de la Police, ou bien je le solliciterai, moi, & puis nous verrons ce qui résultera de la confrontation de ces Registres avec le sieur Daudet.

Il faut dire encore que c'est le M. le Noir qui nous tenons que le nom du sieur Daudet qui se trouve en plus d'un lieu sur les Registres de la Police, n'y est nulle part accompagné d'une épithète honorable. Après cela, comment M. le Noir a-t-il pu livrer la dame Noiron au sieur Daudet. Je lui laisse cette question à résoudre.

n'est donc uniquement que parce que le sieur Daudet est environné de la réputation la plus infâme, que je n'ai pu, selon vous, sans que les mœurs de la Princesse de Nassau aient été offensées, parler de ses relations avec elle; mais alors, à qui doit s'en prendre la Princesse de Nassau? Est-ce à moi qui me suis vu contraint, par la nécessité de la défense du sieur Kornmann, de faire remarquer de telles relations? Ou à elle, qui ne s'est fait aucun scrupule de les entretenir? Ou à elle, qui, en recevant habituellement dans sa maison, comme son homme de confiance, comme son ami, un personnage de tout point mal famé; en le servant outre-mesure dans une circonstance où il ne méditoit qu'un crime, a donné à connoître combien sa réputation lui étoit peu chère, & n'a pas craint de préparer ainsi sur elle-même l'opinion défavorable dont vous m'accusez si inconsidérément d'être l'Auteur aujourd'hui?

Et puis, pourquoi me parlez-vous ici des mœurs de la Princesse de Nassau? Et comment pouvez-vous dire que j'aye songé à les offenser, quand les Mémoires mêmes dont vous vous plaignez, prouvent évidemment qu'il est impossible qu'un tel dessein me soit jamais venu dans l'esprit?

N'avez-vous pas remarqué que dans ces Mémoires, en même-tems que je parle des relations de la Princesse de Nassau avec le sieur Daudet, je rends compte dans le plus grand détail de la passion du sieur Daudet pour la dame Kornmann? N'avez-vous pas remarqué que dans ces mêmes Mémoires, j'expose que c'est pour servir cette passion malhonnête, que la Princesse de Nassau a fait un si grand nombre de démarches, soit auprès de M. le Noir, soit auprès des Ministres.

Or, si j'y rends compte dans le plus grand détail, de la passion du sieur Daudet pour la dame Kornmann, si j'y peins en même

tems la Princesse de Nassau, tout occupée de servir cette passion malhonnête, comment pouvez-vous supposer que mon dessein ait été de donner à entendre un seul instant que cette même Princesse de Nassau n'agissoit ainsi, que parce qu'elle étoit éprise du sieur Daudet. Ne sentez-vous donc pas que dans une pareille hypothèse, l'intérêt de la Princesse de Nassau eût été précisément d'éloigner la dame Kornmann du sieur Daudet, & que dès que je vous la présente, au contraire, employant tout ce qu'elle a de crédit, & de moyens pour rapprocher le sieur Daudet de la dame Kornmann, nécessairement je suis allé au-devant de l'opinion qu'il ait pu exister entr'elle & le sieur Daudet des habitudes offensantes pour les mœurs, des habitudes semblables à celles qui existoient entre le sieur Daudet par exemple, & la dame Kornmann. Tout cela est si clair, que je n'ai pas besoin de m'y arrêter davantage.

AINSI, je n'ai pas calomnié la Princesse de Nassau. Voyons maintenant si le Prince de Nassau peut, avec plus de raison, prétendre que je l'ai calomnié.

J'OUVRE le Mémoire du sieur de Beaumarchais ; & qu'y vois-je ? Le Prince de Nassau agissant, écrivait, multipliant les démarches pour procurer à la dame Kornmann sa liberté. J'ouvre le Mémoire du sieur de Beaumarchais, & qu'y vois-je ? Le Prince de Nassau invitant le sieur de Beaumarchais à se prévaloir des Lettres du sieur Kornmann au sieur Daudet, pour répandre en secret chez les Ministres l'opinion que le sieur Kornmann avoit vendu son épouse au sieur Daudet, tandis qu'en Public, n'osant pas se prévaloir de ces mêmes Lettres, qui attestent précisément, & d'une manière invincible, l'opinion con-

traire, ils s'efforçoient l'un & l'autre de faire regarder le sieur Kornmann comme le mari le plus jaloux & le plus intraitable. Enfin j'ouvre le Mémoire du sieur de Beaumarchais, & qu'y vois-je encore ? que c'est aux sollicitations très-pessantes du Prince de Nassau, à ses voyages à Versailles, à son crédit imposant, que la dame Kornmann a dû la fatale révocation de l'ordre qui a permis qu'elle fût transférée de la maison des Dames Douay, dans celle du Médecin Page (1).

(1) Le tiers ne me permettant pas de faire imprimer à présent les lettres du Sr. K. d'an toute leur intégrité, je les publierai après l'Arrêt qui va intervenir, avec un écrit, où je rapprocherai de ces lettres enfin connues, l'horrible commentaire qu'en a fait le sieur de B. dans son premier Mémoire. On se rappelle, qu'à cette époque, il concluoit de ces lettres, qu'il citoit par lambeaux, & qu'il treuquoit à sa fantaisie; que le sieur Kornmann étoit le plus vil de tous les hommes, qu'il avoit livré lui-même son épouse au sieur Daudet. On fera bien surpris, quand on les lira telles qu'elles sent, de n'y voir autre chose que la morale d'un homme de bien, que tous les sentimens d'un époux honnête pour une femme qu'il voudroit rappeler à ses devoirs, que la peinture du chagrin qu'il éprouve, en songeant qu'il n'a fait auprès d'elle que des efforts inutiles.

✓ Tout cela est si frappant, que quelques personnes qui les ont déjà lues, se demandent si ce sont bien là les mêmes Lettres, dont le sieur de Beaumarchais s'est servi pour diffamer le sieur Kornmann.

Alors on se demandera, comment il a pu exister un Avocat assez peu jaloux de son honneur, l'Avocat du sieur Daudet, qui les a lues, comme tout le monde les lira dans peu, pour continuer les diffamations si abominables; alors on concevra pourquoi M. le Lieutenant-Criminel & M. le Procureur du Roi, évidemment de concert avec le sieur de B., n'ont pas voulu nous permettre même l'inspection de ces Lettres; alors on sentira, je l'espère plus encore qu'on ne l'a fait, la nécessité de dépouiller les premiers Juges d'une grande portion du pouvoir que la Loi leur accorde, puisqu'ils peuvent en faire un si détestable usage. Et cette cause qui a déjà tant avancé les idées publiques, nous amenera peut-être à remarquer ce qui se passe chez nos voisins, & à faire en sorte qu'une fois notre régime politique établi, le Jugement par Jurés, c'est-à-dire, la seule manière de juger les hommes qui soit raisonnable, s'établisse parmi nous, & remplace la Jurisprudence aussi arbitraire que barbare, à laquelle nous avons jusqu'à présent obéi.

Ce n'est pas tout. Je jette les yeux sur l'information, & qu'est-ce que j'y trouve ? Que le sieur Daudet, corrupteur très-connu, très-public de la dame Kornmann, que le sieur Daudet, objet principal de nos accusations, par une condescendance bien scandaleuse, a eu la faculté de se rendre tous les jours dans la maison du Médecin Page ; c'est-à-dire, dans la maison de ce même Médecin, chez lequel le Prince de Nassau & le sieur de Beaumarchais avoient fait transférer la dame Kornmann, &, qu'à cet égard, aucune gêne ne lui étoit imposée.

Voilà ce que je trouve dans le Mémoire du sieur de Beaumarchais, & dans les dépositions des témoins.

OR, vous voudrez bien remarquer, MESSIEURS, que jamais le Prince de Nassau n'a désavoué les faits contenus dans le Mémoire du sieur de Beaumarchais, que même encore dans cette audience, il en a, comme malgré lui, reconnu la vérité, en s'efforçant de faire regarder comme une imprudence, ce que je lui impute, moi, comme un crime.

Vous voudrez bien remarquer que le Prince de Nassau ne peut pas plus nier, que la Princesse de Nassau, & qu'il ne nie pas en effet qu'il n'existât des relations très-habituelles, très-intimes entre le sieur Daudet & lui.

Vous voudrez bien remarquer que le Prince de Nassau ne peut pas nier davantage que lorsqu'il s'est occupé de rendre la liberté à la dame Kornmann, il savoit parfaitement, comme tout le monde, que le sieur Daudet étoit l'unique cause de sa détention, comme le principal auteur de ses désordres.

Enfin, MESSIEURS, vous voudrez bien remarquer qu'à cette même époque, le Prince de Nassau recevoit tous les jours le sieur Daudet, qui, de son côté, employoit avec une incroyable

activité, toutes les ressources de l'intrigue, pour se rapprocher de la Dame Kornmann.

Et de ces circonstances bien connues, & quand je vois ensuite le sieur Daudet se réunir à la dame Kornmann, à peine échappée de chez les dames Douay, vous me permettrez sans doute de conclure que, dans tout ce qu'a fait le Prince de Nassau en faveur de la dame Kornmann, il n'a eu certainement pour objet, ainsi que la Princesse de Nassau, que de soustraire la dame Kornmann à l'autorité de son époux, pour la replacer sous la main de son séducteur.

Mais alors, qu'est-ce à mes yeux que le Prince de Nassau ? évidemment un des principaux auteurs de l'infortune du sieur Kornmann ; & si je considère ici les suites funestes qu'a eu pour le sieur Kornmann, pour la Dame Kornmann elle-même, le succès des démarches du Prince de Nassau auprès des dépositaires de l'autorité ; s'il n'est que trop démontré, par l'ensemble des faits de cette cause, que, sans son intervention funeste, la Dame Kornmann, égarée un instant, mais voisine du repentir (1), seroit revenue d'elle-même à ses devoirs, & jouiroit peut-être encore aujourd'hui de la considération publique, & sûrement du moins n'auroit pas à se reprocher l'opprobre & la désolatiou de sa malheureuse famille ; si, sans le Prince de Nassau, tant de malheurs ne seroient pas arrivés, tant de forfaits n'auroient pas été commis, exista-t-il jamais un délit plus grave que celui dont il me force, en cet instant, de l'accuser.

Et si c'est-là un délit grave,

Qui osera me nier que, dès le principe de cette affaire, je

(1) Voyez mon premier Mémoire.

n'eusse bien incontestablement le droit de le poursuivre dans les tribunaux d'une manière spéciale ? Qui osera me nier que , dès le principe de cette affaire , je ne fusse bien fondé à lui faire subir tous les risques d'une procédure criminelle , ainsi qu'au sieur Daudet , ainsi qu'au sieur de Beaumarchais , qu'il secondoit si bien dans leurs lâches complots ? Qui osera me nier que , dès le principe de cette affaire , m'armant contre lui de toute la sévérité des loix , il ne me devint facile de le faire compter au nombre des principaux coupables dont j'avois manifesté les trames criminelles , & publié les vexations ou les attentats ?

Au-lieu de tout cela , qu'ai-je fait ? Je publie un premier Mémoire , & dans ce premier Mémoire , je garde un rigoureux silence sur les démarches du Prince de Nassau , quoiqu'elles me fussent bien connues : & quand m'arrive-t-il de parler de lui ? Quand je ne peux plus me dispenser d'en parler ; quand las de le voir citer à tout propos par mes Adversaires ; quand fatigué d'entendre louer sans mesure , comme sans pudeur , sa bonté , sa vertu chevaleresque , dans une circonstance où il n'avoit employé sa bonté , sa vertu chevaleresque , que pour enlever une femme à son mari , une mère à ses enfans , je sens que je ne peux plus me taire sans compromettre la cause de l'infortuné dont j'ai entrepris la défense.

Et encore , MESSIEURS , comment m'arrive-t-il d'en parler ? Vous venez de voir tout ce que je pouvois dire , vous venez d'apprendre tout ce que je pouvois faire , & modéré néanmoins avec tant de raisons de ne l'être pas , je ne laisse échapper contre lui qu'une inculpation indirecte. Le sieur de Beaumarchais me provoque , en me parlant avec emphase de la mission qui lui avoit été donnée chez le Prince de Nassau relativement à la

la Dame Kornmann ; & moi , je vous le répète , qui n'ignorois à cette époque aucune circonstance du rôle indécent que le Prince de Nassau avoit joué dans l'affaire du sieur Kornmann ; je n'attaque pas le Prince de Nassau , je me contente simplement de dire au sieur de Beaumarchais que je ne pensois pas que la mission qui lui avoit été donnée chez le Prince de Nassau par quelques hommes corrompus & quelques femmes sans pudeur , fut suffisante pour excuser la conduite criminelle que je lui reprochois.

C'est à cette seule phrase que se borne tout ce que j'ai dit sur le Prince de Nassau.

Et c'est sur cette phrase si simple , sur cette phrase si loin des cruelles vérités que je pouvois révéler , que le Prince de Nassau se permet de crier à la calomnie !

Et vous , qui l'avez défendu , vous avez osé dire que je l'ai calomnié ; mais , qui donc , je vous prie , si ce ne sont des hommes corrompus & des femmes sans pudeur , qui donc a pu , chez le Prince de Nassau , donner au sieur de Beaumarchais la mission scandaleuse dont il se vante ? Avez-vous oublié que cette mission avoit pour objet le succès d'un complot infâme , d'un complot qui offensoit également la pudcur & la probité ? Et si ce complot étoit infâme , s'il offensoit également la pudeur & la probité , si , pour le faire réussir , il falloit employer , comme on n'en doute plus maintenant , toutes les ressources de l'intrigue , tous les moyens de la calomnie , faites-nous donc connoître ici les femmes honnêtes qui n'ont pas craint de l'approuver , nommez-nous donc les hommes délicats qui se sont empressés de l'accueillir.

Et vous , qui l'avez défendu , vous avez osé dire que je l'ai calomnié. Mais , qu'est-ce que calomnier , à votre avis ? N'est-ce

pas imputer un délit à un homme qui n'en est pas coupable ? Et pouviez-vous douter, d'après l'ensemble des faits que vous aviez sous les yeux, & qui auroit dû vous amener aux mêmes conséquences que moi, pouviez-vous douter que le Prince de Nassau ne fût ici d'autant plus coupable, que, sans lui peut-être, nous n'aurions point eu de crimes à dénoncer, point d'accusés à poursuivre, point de malheurs sur-tout à réparer.

Et vous, qui l'avez défendu, après avoir fait de vains efforts pour me prouver que je l'ai calomnié, vous n'avez pas craint d'ajouter que j'étois d'autant plus digne de toute la sévérité des Lois, que j'ai manqué à toutes les bienfaisances, en attaquant, dans le Prince de Nassau, un homme recommandable par sa naissance, son rang, ses dignités.

Sa naissance, son rang, ses dignités ! Quoi ! il offense dans la personne du sieur Kornmann, les premières lois de la morale & de la nature ! Quoi ! sans autre motif que de favoriser le libertinage effréné d'un homme scandaux, il sépare l'époux de l'épouse, la mère des enfans, il prépare à tous, autant qu'il est en lui, une affreuse destinée, & on voudra que je respecte sa naissance, son rang, ses dignités, & ces vaines prérogatives deviendront un obstacle, qu'en des circonstances si funestes, il ne me sera pas permis de franchir ? Et toutes les fois qu'à côté d'un délit je trouverai un nom illustre, ou un grand pouvoir, il faudra que je m'enveloppe dans une circonspection timide, & qu'ôtant à la vérité son énergie naturelle, je lui donne ce caractère d'embaras & de souplesse, qui, selon moi, ne devrait jamais être que l'apanage du mensonge.

Sa naissance, son rang, ses dignités ! Mais, vous qui me parlez ainsi, ne viens-je pas de vous démontrer que j'avois le droit de m'exprimer sur le Prince de Nassau, avec bien plus de sé-

vérité que je ne l'ai fait ? Et alors, si j'ai ici quelque reproche à me faire, si je suis coupable, n'est-ce pas uniquement d'avoir été trop modéré dans une occasion où j'aurois dû m'abandonner à tous les sentimens énergiques que m'inspiroit le spectacle d'un homme puissant, combinant froidement, avec une troupe d'hommes sans morale, la ruine d'un infortuné qu'il connoissoit à peine, d'un infortuné qu'il auroit dû connoître au moins avant que de se mettre à la tête du complot dont il est encore aujourd'hui la victime.

Sa naissance, son rang, ses dignités ! Mais, vous qui me parlez ainsi, vous m'auriez donc épargné tons les outrages dont vous m'avez couvert, si le prince de Nassau n'avoit été qu'un simple particulier, qu'un homme sans nom, qu'un individu né dans les dernières classes de la société ? Apprenez de moi qu'il n'y a point de naissance, point de rang, point de dignité devant la Loi ; que dans les pays libres la Loi assure l'égalité des hommes, que dans les pays qui malheureusement ne sont pas libres, la fonction de la Loi est cependant encore de faire retrouver à tous, du moins en sa présence, cette égalité précieuse qu'ils tiennent de la nature ; que dans les tribunaux où la Loi règne sans partage, on n'est ni grand, ni petit, ni puissant, ni foible, qu'on est simplement homme, que là il ne peut être question que de vices ou de vertus, de bonnes actions ou de crimes, & que le vil langage des esclaves n'y est pas plus toléré que le langage orgueilleux des tyrans.

Sa naissance, son rang, ses dignités ! Et vous avez osé, en nous parlant de toutes ces choses, comparer le Prince de Nassau au Grand-Homme qui nous écoute (1) ; & me supposant en

(1) Le Prince Henri de Prusse.

délire, vous n'avez pas craint d'avancer, que si cet homme, objet de notre admiration & de nos respects, s'étoit trouvé dans une position semblable à celle du Prince de Nassau, je n'eusse pas sans doute parlé de lui avec plus de circonspection & de mesure. Que venez-vous nous dire ici, & comment n'avez-vous pas senti que vous me placiez dans une hypothèse imaginaire? Comment n'avez-vous pas compris, qu'avec un grand caractère, on ne fait que de grandes actions? qu'avec une ame généreuse, il est impossible qu'on descende à des démarches sans noblesse & sans générosité? Un tel homme, d'ailleurs, foyez-en sûr, s'il étoit né parmi nous, & si quelqu'événement étrange l'obligeoit de paroître dans nos Tribunaux, ne se prévaudroit pas, comme le Prince de Nassau, de son rang, de sa naissance, de ses dignités. Il ne se prévaudroit pas même de cette suite d'actions magnanimes qui font de sa vie une des vies les plus illustres & les plus mémorables. Vous le verriez, MESSIEURS, pour rendre hommage à la Loi, inclinant devant vous ses palmes immortelles, se placer à côté du pauvre qui invoqueroit la Loi comme lui, & dans cet abaissement auguste, vous offrir à-la-fois, ainsi que dans tant d'autres circonstances, le Héros de la guerre & de l'humanité.

Je n'ai donc pas plus calomnié le Prince de Nassau que la Princesse de Nassau; je n'ai donc pas même dit tout ce que je pouvois dire; je ne me suis donc pas même expliqué sur leur compte avec cette liberté sévère que la nature de leurs démarches & les désordres qui en sont résultés, me mettoit dans le cas d'employer.

MAIS, après cela, MESSIEURS, que faut-il penser du

décret d'ajournement personnel, dans les liens duquel je suis retenu depuis deux ans? Que faut-il en penser, sur-tout si l'on songe aux motifs qui m'ont fait entreprendre cette affaire, à la conduite que j'ai tenue depuis que je l'ai entreprise, au zèle si désintéressé, si patient, si pur, que je n'ai cessé de manifester pour la conduire à son dénouement mémorable.

Quoi! je suis décrété! quoi! depuis deux ans, je vis dans une espèce d'interdiction civile, & je n'ai fait autre chose que remplir envers l'amitié malheureuse les premiers devoirs de l'honneur & de l'humanité! & ceux qui m'ont fait décréter, coupables du délit le plus grave, infractions audacieux des plus importantes règles de l'ordre social, jouissent encore de la plénitude de leur état & de leur liberté! &, comptant sur une impunité funeste, ils osent, entre l'opinion qui les a déjà condamnés, & la Loi qui les attend pour les punir, demander qu'une telle vexation continue, que ce décret, qui fait la honte des Juges qui l'ont décerné, subsiste dans toute sa rigueur, ce n'est pas tout, qu'un Arrêt infamant contre moi, imprimé au nombre de trois mille exemplaires, les venge de la persévérance avec laquelle j'ai défendu l'infortuné dont ils avoient conjuré la ruine.

Un Arrêt infamant contre moi!

Et où feroient-ils afficher cet Arrêt? Si vous n'étiez pas mes Juges, s'il leur étoit possible de l'obtenir, dans quel lieu pourroient-ils faire lire sans indignation la condamnation d'un Citoyen irréprochable, qui s'est dévoué avec tant d'abandon pour le succès d'une Cause, laquelle, par les circonstances fameuses qui l'ont accompagné, n'est pas moins aujourd'hui la Cause de la Patrie, que la Cause des mœurs & de l'humanité.

Un Arrêt infamant contre moi!

Et comment n'ont-ils pas frémi, comment n'ont-ils pas senti toute leur conscience se soulever, quand ils ont osé former une demande si audacieuse? Quelle est celle de mes actions, à côté de laquelle ils auroient la témérité de placer la honte? & comment pourroient-ils se flatter d'environner de quelqu'ignominie celui qui n'est remarquable aujourd'hui que pour avoir rempli, à travers les plus grands dangers, les devoirs les plus nobles que la Providence puisse imposer à un mortel.

Un Arrêt infamant contre moi!

Et ce seroit-là ma récompense, après trois ans de persécutions & d'outrages! après avoir mené, pendant ces trois années qui ne s'effaceront jamais de mon souvenir, la vie la plus agitée & la plus malheureuse! Et la patience dans les calomnies, la fermeté dans les revers, la résignation dans l'infortune, le courage contre les tyrans, le dévouement pour mon pays; toutes ces choses me seroient comptées pour des crimes, dont il vous seroit ordonné de poursuivre la vengeance!

Je n'ose me livrer, MESSIEURS, à tous les sentimens d'amertume que tant d'impudence, après tant d'attentats, excite malgré moi dans mon cœur. Ces sentimens, je l'espère, ou plutôt, je n'en doute pas, sont en cet instant partagés par tous ceux qui m'écoutent, & du moins cette consolation me reste; du moins, j'ai cette confiance dans la pureté des principes qui m'ont dirigé, & dans l'intérêt si satisfaisant qu'on met à m'entendre, que s'il si trouvoit encore des hommes assez hardis pour me contraindre à une apologie, il n'est personne ici qui, comme par un mouvement involontaire, ne se levât pour se déclarer mon vengeur, & ne s'honorât de prendre en main ma défense.

EN voilà bien assez, en voilà trop, peut-être, sur les reproches frivoles qui m'ont été faits.

MAINTENANT, MESSIEURS que s'est-on proposé, en me rendant l'objet d'une persécution si longue & si cruelle? Qu'a-t-on voulu, en déclamant contre ma conduite jusqu'au pied de votre Tribunal avec tant d'acharnement & de fureur? Pourquoi toutes ces injures qui m'ont été dites? Pourquoi toutes ces insultes qui m'ont été faites? Pourquoi toutes ces calomnies qu'on m'a prodigué avec si peu de pudeur & de mesure?

On s'étoit flatté, je le fais, qu'à force d'outrages, on me détacheroit du malheureux que j'ai défendu; on avoit espéré qu'à force de vexations, on parviendroit à me faire renoncer à la tâche si noble que j'ai entreprise; on avoit compté, sur-tout dans ces derniers momens, qu'en me couvrant pour ainsi dire, d'invectives grossières & d'impudens mensonges, on parviendroit à m'éloigner de ce sanctuaire redoutable, où ma présence étoit importune, où n'osoient se montrer à côté de moi, tous ces hommes pervers que j'ai accusés devant vous.

Comme ils font loin de me connoître! Comme ils se doutent peu de l'élévation, & en même-tems de la févérité des principes auxquels j'obéis.

Qu'ils apprennent que si, par un évènement désormais impossible, ce Tribunal se peuplant tout-à-coup de Magistrats pour qui la cause des mœurs seroit indifférente, l'infortuné que j'ai défendu, voyoit ses demandes rejetées, ses accusations abolies, qu'ils apprennent que je m'unirois à lui, d'autant plus qu'il lui resteroit moins de consolation sur la terre. L'amitié ne fait point de sacrifices. Dans quelque lieu qu'il portât ses pas, je le suivrois. La contrée qu'il auroit choisie pour y finir ses déplorables jours, deviendroit ma patrie, & que quelque triste que put paroître mon sort à ceux qui ne savent pas de quelle paix

secrète les bonnes actions sont toujours accompagnées, je m'estimerois heureux, moi, d'acquitter auprès de lui, jusqu'à son dernier moment, la dette de la Justice & de l'humanité.

Qu'ils apprennent que quelques puissent être encore leurs complots, leurs intrigues, leurs perfidies; à quelques vexations que je me trouve encore réservé, je ne cesserai jamais de les poursuivre; que tant qu'ils seront impunis, je ne me tairai pas, qu'il faut qu'on m'immole à leurs pieds, ou qu'ils tombent aux miens. L'autel de la Justice est dans ce moment pour moi l'autel de la Vengeance; car, après tant de forfaits, la justice & la vengeance ne sont qu'une même chose à mes yeux; & sur cet autel, déformais funeste. je jure que jamais il n'y aura de paix entre nous; que je serai sans cesse au milieu d'eux, comme une Providence qui éclate parmi des pervers; que je ne les quitterai plus, que je ne me reposerai plus, que je m'attacherai à eux, comme le remord à la conscience coupable; que jamais, non jamais, je n'abandonnerai ma tâche commencée, jusqu'à l'instant solennel. où en prononçant sur cette masse d'attentats, les Magistrats qui m'écoutent, auront obtenu de nouveaux droits à la reconnoissance de la Nation entière, attentive à la destinée de cette Cause mémorable.

Et vous, qui présidez ce Tribunal auguste, vous l'ami des mœurs & des Loix; vous, dans lequel nous admirons tous, à côté des talens qui font le grand Magistrat, les vertus simples & douces qui caractérisent l'homme de bien & l'homme sensible. recevez mes sermens (1).

AU reste, tous leurs efforts seront vains. Quoiqu'ils fassent,

M. le Peltier de Saint Fargeau.

Le triomphe des mœurs ne sauroit être encore long-tems différé. On commence à connoître, enfin, les rapports des mœurs avec la liberté; on commence à sentir pourquoi la corruption & la tyrannie marchent toujours ensemble; pourquoi toujours il faut dépraver les hommes quand on veut les accoutumer à la servitude; pourquoi dans une société dont les mœurs son dif-foutes, il ne reste plus de place pour les sentimens généreux que l'amour de la liberté fait éclore; dans peu la morale domestique si intimement unie avec la morale des peuples, ne sera plus l'objet d'une dérision scandaleuse; dans peu, des habitudes plus sérieuses, mais plus douces, succéderont à toutes ces habitudes frivoles, qui ont été jusqu'à présent notre partage; dans peu, & quand nous serons vraiment citoyens, nous comprendrons que celui-là ne sauroit être long-tems bon citoyen, qui n'est ni bon père, ni bon fils, ni bon époux, qui porte avec lui dans les familles, le désordre & le trouble qui sont dans son cœur. Dans peu nous ne douterons plus que ce ne soit du milieu des vertus privées, & pour ainsi dire de leur sein, que s'élèvent les vertus publiques, si nécessaires au progrès de l'ordre social si essentielles au maintien de la prospérité commune.

Ils vont donc disparoître sans retour, tous ces préjugés, que la malheureuse dépravation de nos mœurs avoit fait éclore, toutes ces vaines opinions d'un monde corrompu, dans lesquelles nos adversaires avoient mis, je le fais, leur plus grande confiance; les tems de notre dissolution & de notre frivolité sont passés, la Vérité s'avance comme un Empire qui se meut, & quoiqu'on fasse pour s'opposer à sa puissance, il n'y a plus d'erreur, quelque imposante, quelque accréditée, quelque universelle même qu'elle soit, qui ne doive tomber & s'anéantir devant elle.

Ainsi nous verrons le morale renaître à côté de la liberté.

JE n'ai donc pas à craindre, qu'au commencement d'une époque, qui fera si fameuse un jour dans l'Histoire des Nations, les Magistrats qui ont défendu avec tant de courage & de zèle nos droits politiques, ne se hâtent de concourir, autant qu'il est en leur puissance, au rétablissement des mœurs, par un exemple mémorable de justice & de sévérité.

Notre liberté étoit méconnue, & ils nous ont appris à la connoître; nos mœurs étoient détruites, & ils nous apprendront combien il importe qu'elles renaissent, & s'il n'y a pas de bonheur durable sans les mœurs & la liberté, tout le bonheur dont nous allons jouir au sein de l'heureuse constitution, que nous appelle à former avec lui, un Monarque auquel l'Europe décerne déjà, comme le plus beau titre de gloire, le nom de Roi-Législateur, tout ce bonheur, il l'auront donc préparé; nous pourons donc en grande partie le regarder encore comme leur bienfait & leur ouvrage.

Signé, BERGASSE.

BRUNETIERE, Proc.

*Voici l'arrêt de la Cour de parlement, rendu en la Cournelle
criminelle, qui condamne le Sr. Korman et Bergasse
solidairement en 1000^l de dommages-intérêts envers de
Beaumarchais, et supprime leurs mémoires - - -*

4^e vol. des œuvres de Beaumarchais.